

1646.

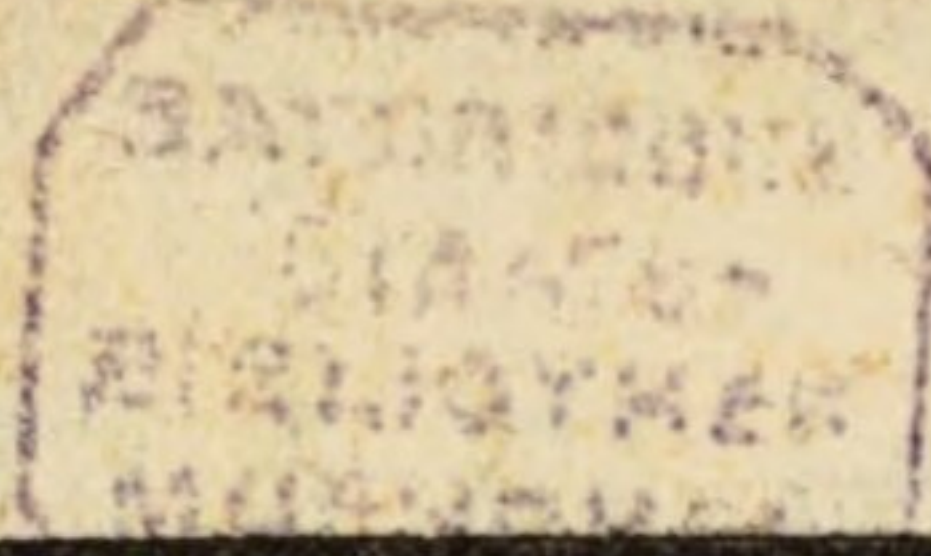
SCEVOLE.

TRAGÉDIE

DE PIERRE DU RYER.

Représentée à l'Hôtel de Bourgogne.





AVERTISSEMENT

Voici le chef-d'œuvre de *Du Ryer*, aussi cette pièce a-t-elle été conservée au Théâtre où elle paraît rarement ; nous croyons que sa dernière reprise est de 1747. quoique bien jouée ; elle n'eut alors qu'un médiocre succès ; nous ne croyons pas même qu'elle en eut d'avantage aujourd'hui.

VIE DE DU RYER.

Pierre Du Ryer, nâquit à Paris en 1606. Il fit assez bien ses études, & ce qu'il apprit dans sa jeunesse, lui fut d'une grande utilité pour la suite. Il fut pourvu en 1626. d'une charge de Secrétaire du Roi ; mais s'étant marié par inclination à une fille qui n'avait rien, il fut obligé de vendre cette charge en 1633. ce qu'il en retira ne fuffit pas pour lui faire un revenu capable de pourvoir à la subsistance de sa famille. Ainsi il se mit au service de César, Duc de Vendôme, en qualité de Secrétaire. Ses ouvrages le firent recevoir à l'Academie Française en 1646. à la place de *Mr. Faret* ; l'on prétend qu'il fut choisi au préjudice du *Grand Corneille*, qui se présentait en même tems que lui : Il eut sur la fin de ses

jours un brevet d'Historiographe de France, avec une pension sur le fceau; mais cette ressource était trop faible pour ne pas l'obliger à en chercher une autre. Il la trouvait dans la composition de ses ouvrages: encore cela ne suffisait-il pas, pour le mettre à son aise; puisqu'il fut contraint de demeurer longtems hors de Paris, par delà les Picpusses, dans une maison où *Ménage* dit l'avoir été visiter. Il se rapprocha cependant dans la suite, étant mort sous la Paroisse de St. Gervais, où étaient enterrés ses Ancêtres, & où il fût enterré lui-même. Il mourut le 6me. Novembre 1668. âgé de 53. ans.

Il avait un stile coulant & pur, & une égale facilité pour les Vers & pour la Prose. Mais la nécessité où il se trouvait ne lui permettait pas de donner à ses Ouvrages toute la perfection

à laquelle il était capable de les porter, & de prendre le tems nécessaire à cela.

Nous ne parlerons que de ses ouvrages Dramatiques. Ceux qui voudront s'instruire de tous ceux qui sont sortis de sa plume, n'auront qu'à consulter l'Histoire de l'Académie Française, & le Père Nicéron. En voici la liste.

- 1630 *Argénis, & Poliarque. T. C.*
- 1631. *L'Argénis seconde journée. T. C.*
- 1632. *Lisandre, & Caliste. T. C.*
- 1634. *Alcimèdon. T. C.*
- 1635. *Les Vendanges de Suresne. C.*
- *Le Cléomèdon. T. C.*
- 1637. *Lucrece. T.*
- 1638. *Clarigène. T. C.*
- 1639. *Alcionée. T.*
- *Saul T.*
- 1643. *Esther. T.*
- 1645. *Bérénice. T. en prose.*

1646. *Le Scevole. T.*

1648. *Thémistocle. T.*

1649. *Nitocris. T. C.*

1650. *Dynamis. T. C.*

1654. *Anaxandre. T. C.*

De toutes ces pièces de *Du Ryer*,
Scevole est la seule qui soit restée au
Théâtre.

A C T E U R S.

T A R Q U I N, Roi des Romains.

P O R S E N N E, Roi d'Hetrumie, ou de la
Toscane.

M A R C I L E, Capitaine.

A R O N S, fils de Porfenne ; Amoureux de
Junie.

L I C I N E, Capitaine.

J U N I E, fille de Brute, Amoureuse de
Scevole.

F U L V I E, Suivante de Junie.

S C E V O L E, Amoureux de Junie.

S U I T E D E P O R S E N N E.

*La Scene est dans le Camp de Porfenne, devant
Rome.*

SCÉVOLE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TARQUIN, PORSENNE, & sa Suite.

TARQUIN.

QUoi! toujours différer le succès d'une guerre
Qui doit intéresser tous les Rois de la terre,
Et joindre à leur pouvoir, même la cruauté,
Puisqu'elle venge un Roi d'un peuple révolté?
Vous avez vu le crime où la fureur d'un homme,
Où Brute a fait monter l'insolence de Rome;
Vous voyez les effets de ses noirs attentats,
Puisque vous me voyez chassé de mes Etats.
Cependant aujourd'hui, vous, Porsenne, vous
même,
Qui m'avez vu tomber de ce degré suprême,
Et de qui le secours s'est offert tant de fois

A remettre Tarquin dans le nombre des Rois ;
Vous enfin....

P O R S E N N E.

Qu'ai-je fait contre cette assistance
Que mon affection donne à votre vengeance ?
N'ai-je pas , pour remettre un Sceptre entre vos
mains ,
Couvert de mes soldats tous les champs des Ro-
mains ?

Ne fais-je pas paroître , au pied de leurs murailles ,
Tout ce qui rend affreux le Démon des batailles ?
Rome qui m'opposoit l'orgueil de ses remparts ,
Les voit avec horreur trembler de toutes parts :
Enfin dans cette guerre on me voit en personne
Combattre , non pour moi , mais pour votre Cou-
ronne.

N'est-ce pas témoigner que je sens vos douleurs ?
N'est-ce pas noblement combattre vos malheurs ?
N'est-ce pas vous donner d'assez visibles marques
Que qui blesse un Roi seul , blesse tous les Mo-
narques ?

T A R Q U I N.

Où , Porfenne , il est vrai que vos soins généreux
Eclatent noblement pour un Roi malheureux.
Où , par votre secours , Rome cette mutine ,
Par ses murs entr'ouverts voit déjà sa ruïne ?

Ses remparts ébranlez sont prêts à succomber ,
 Il ne faut plus qu'un coup pour les faire tomber.
 Mais vous le differez , ce grand coup favorable ,
 Qui doit remettre au Trône un Prince misérable ;
 Mais vous le differez ce grand coup que j'attends ,
 Et vous donnez relâche à ces nouveaux Tirans.
 Forçons , forçons enfin ces superbes murailles ;
 Qu'un assaut glorieux m'épargne cent batailles.
 Pour rendre la victoire , & ses plaisirs tout purs ,
 Il faut voir le rebelle enterré sous ses murs.

P O R S E N N E.

S'il suffit pour dompter cette Ville mutine ,
 Que nous lui fassions voir l'instant de sa ruïne ;
 Si l'on peut obliger ces ennemis des Rois ,
 De venir repentans se soumettre à vos loix ,
 Pourquoi , par un assaut où préside la rage ,
 Irez-vous ruiner votre propre héritage ?
 Pourquoi par les rigueurs qu'inspire le courroux ,
 Irez-vous renverser des murs qui sont à vous ?
 Que peut rendre un assaut à votre ame outragée ,
 Que les restes affreux de Rome saccagée ?
 Mais feroit-ce reprendre un Etat mutiné ,
 Que de n'en recouvrer qu'un reste ruiné ?
 Attendez un moment ce que le Ciel destine.
 Lorsqu'à punir son peuple un Monarque s'obstine,

Cette guerre féconde en funestes effets ,
Est fatale au Monarque aussi-bien qu'aux Sujets :
Jamais dessus les siens un Roi qui veut la gloire
Ne gagna par la force une heureuse victoire ;
Et la sévérité qu'il exerce sur eux
Est d'une autre révolte un germe malheureux.
Que si des révoltés l'insolence felonnie
Abuse du relâche & du tems qu'on lui donne ,
Alors faisons agir la colère des loix ,
Alors armons nos mains de la foudre des Rois ;
Et si jusques ici le sort qui vous opprime ,
De Rome & des Romains favorisa le crime ,
Gravons-y par le fer , que des peuples mutins
N'ont jamais pour long-tems la faveur des destins.

T A R Q U I N .

Hé quoi ! si votre peuple , hé quoi ! si l'Hettrurie
Exerçoit contre vous une même furie ;
Si par un coup mortel des plus noirs attentats ,
Il vous avoit chassé de vos propres Etats ;
S'il vous avoit contraint d'aller dans les Provinces
Mandier , l'œil en pleurs, l'assistance des Princes ,
Pourriez-vous , en faveur d'un Peuple mutiné ,
Recevoir le conseil que vous m'avez donné ?
Certes , un Roi qui tient ce paisible langage ,
Ne sçait pas ce que pèse un si mortel outrage ;

Certes, il n'a jamais le tourment ressenti
 D'avoir eu place au Trône, & d'en être forti.
 Non, non, pour châtier cette forcenerie,
 La plus cruelle guerre a trop peu de furie;
 Et quand il faut soumettre un peuple conjuré,
 Le plus sanglant triomphe est le plus assuré.
 Il faut, par le malheur de mes peuples rebelles,
 Apprendre à vos Sujets à demeurer fidèles.
 Vous-même, en me donnant des conseils rigou-
 reux,
 Et propres à venger un Prince malheureux,
 Vous-même vous devez hors de toute contrainte,
 Instruire vos Sujets, leur enseigner la crainte,
 Et leur montrer enfin par vos sévérités
 Ce que vous en feriez s'ils s'étoient révoltez.
 Rendez donc à mon sort sa splendeur ancienne,
 Fondez votre puissance, en me rendant la mienne.
 Présenter le pardon qu'on ne demande pas,
 C'est donner de l'audace à des esprits ingrats;
 C'est faire croire à Rome, après sa résistance,
 Que contr'elle deux Rois ont manqué de puissance,
 Et que pour la gagner & pour se maintenir
 On veut lui pardonner, ne pouvant la punir.
 S'il faut lui pardonner, il faut, il faut attendre
 Qu'on tienne le flambeau pour la réduire en cendre.

Il faut avoir son peuple , il faut qu'il soit aux fers ,
Et qu'il se voye enfin sur le bord des enfers.

Alors un beau pardon nous comblera de gloire ,
Si nous le prononçons sur un char de victoire ,
S'il n'est pas un effet de la nécessité ,
Mais d'un beau mouvement de generosité,

P O R S E N N E.

Puisque pour terminer de si longues allarmes ,
Vous avez moins aimé mes raisons que mes armes,
Je ne conteste plus.

T A R Q U I N.

Ainsi donc , présumant
Que vous donneriez tout à mon contentement ,
Et voyant dans les miens cette ardeur de courage
Qui des succès heureux est souvent le présage,
J'ai contenté leurs vœux , & je leur ai permis
D'attaquer aujourd'hui le pont des ennemis.

P O R S E N N E.

Si comme votre honneur , votre repos consiste
A dompter des Sujets dont l'orgueil vous résiste,
Quoi que le sort destine au reste de vos jours,
Je rencontre ma gloire à vous donner secours.

SCENE II.

PORSENNE, TARQUIN, MARCILE.

TARQUIN.

VOici quelque nouvelle. Hé bien , hé bien ,
Marcile ,
Enfin qu'avons nous fait ?

MARCILE.

Peut-être pris la Ville.

TARQUIN.

Pris la Ville ?

MARCILE.

Et je viens , envoyé tout exprès ,
De nos premiers efforts vous dire le progrès.

TARQUIN.

Enfin tu connoîtras , peuple infâme & rebelle ,
Que de nos intérêts les Dieux font leur querelle.
Mais enfin achevez , Marcile , dites-nous
Et l'état de la Ville , & l'effet de vos coups.

MARCILE.

Dans le même moment que deux de nos Cohortes
Ont marché vers le pont , & menacé ces portes ,

Les Romains animés d'un reste de vertu ,
 Ont fait une sortie , & l'on a combattu.
 Ainsi les deux partis ont fait même entreprise ,
 Ainsi les deux partis ont fait une surprise ;
 Mais une ardeur si vive échauffe les esprits ,
 Qu'aucun des deux partis ne s'est montré surpris.
 On a des deux côtez fait paroître un courage ,
 Qui sembloit à tous deux promettre l'avantage ;
 Et la victoire entr'eux ne sçait où se porter ,
 Parce que tous les deux semblent la mériter.

T A R Q U I N .

Mais enfin....

M A R C I L E .

Mais enfin, cette victoire auguste
 Regarde de bon œil le parti le plus juste ;
 Les Romains affoiblis par le nombre des morts ,
 Ont cédé lentement à nos derniers efforts.
 Mais... *En montrant Arons.*

S C E N E I I I .

TARQUIN , PORSENNE , ARONS.

T A R Q U I N *parlant à Arons.*

Rome est donc à nous ?

A R O N S .

Non, non.

T A R Q U I N.

Hé quoi, Marcile...

A R O N S.

Où, l'on a cru long-tems avoir gagné la Ville,
La fuite des Romains nous rendoit glorieux,
Nous étions sur le pont déjà victorieux;
Et déjà Rome esclave avant qu'elle succombe;
Croyoit être des siens le bucher ou la tombe:
Mais aussi-tôt le sort s'est comme repenti
D'avoir favorisé le plus juste parti.

T A R Q U I N.

O Ciel, qui me trahis! es-tu donc équitable
D'abandonner un Roi, pour un peuple coupable?
Mérites-tu nos vœux?

P O R S E N N E.

Ce succès me surprend.

Dis le reste, mon Fils.

A R O N S.

Certes, le reste est grand.

Lorsque des ennemis la défaite & la fuite
Sembloient nous donner Rome, à l'extrême réduite,

Horace, qui menoit le reste des Romains,
Se retourne vers eux, leur fait signe des mains,
Leur parle fortement, les conjure, les pique

D'appuyer en tombant la fortune publique :
Mais le bien du public est une foible loi ,
Que l'on respecte peu quand chacun craint pour
soi.

Horace veut en vain retenir ces rebelles ,
La frayeur les emporte , & leur prête ses aîles ;
On fuit , on l'abandonne , il ne voit plus d'appui ,
Bref il demeure seul & pour Rome & pour lui.
Toutefois il tient ferme , & nous montre visage ;
On diroit que le Ciel seconde son courage ,
Ou que le sort de Rome ait en lui ramassé
Et la force & les bras de ceux qui l'ont laissé.

T A R Q U I N.

Quoi ? tout seul contre nous , & sans autre assistance ;

Ce Chef de revoltés vous a fait résistance ?

A R O N S.

Il a résisté seul , assisté de son bras ,
Sur le pont chancelant qu'on rompoit sous ses pas :
Car durant le combat il crioit à la Ville :
Rompez , rompez le pont , mon bras est mon azile.
De là , jettant sur nous des regards furieux ,
Il provoque au combat nos gens victorieux ,
Leur reproche , en Héros , un honteux esclavage ,
Vante la liberté , fait voir son avantage ;

Et par les faux appas qu'il veut faire goûter,
 Tâche à corrompre ceux qu'il ne peut surmonter.
 Enfin, d'un si beau feu son audace animée,
 A comme un grand prodige étonné notre Armée;
 Et cet étonnement que sent chaque soldat,
 A fait comme une trêve au milieu du combat.
 Ainsi, pour un moment, nos meilleurs Capitaines,
 Pour admirer Horace ont oublié leurs haines,
 Se regardent l'un l'autre, & demeurent honteux
 D'attaquer un seul homme opposé devant eux.
 Mais enfin, plus honteux qu'un homme les arrête,
 De mille traits ensemble ils attaquent sa tête;
 Son bouclier les reçoit, Horace les fait voir,
 Et nous donne l'horreur qu'il devoit recevoir.
 Par-tout où de nos gens le courage s'adresse,
 On rencontre par-tout sa force ou son adresse;
 A peine en ai-je crû le rapport de mes yeux,
 On court de toutes parts, mais il est en tous lieux.
 Enfin Horace seul est par-tout où l'on donne,
 Et remplit tout le pont de sa seule personne.
 Certes, cet ennemi m'a surpris à mon tour,
 Certes, cet ennemi m'a donné de l'amour.
 Au moins, j'ai regreté qu'une audace si belle;
 Et si digne d'amour, fut au cœur d'un rebelle.

Quoi ? l'on n'a pû l'abbattre ?

A R O N S.

En vain de toutes parts

Nos gens pouffoient sur lui des orages de dards ,
Il sembloit que les Dieux , aveugles pour les autres ,

Détournoient tous les traits que lui pouffoient les nôtres ,

Et que pour faire honneur à chacun de ses coups ,
Ils conduisoient les traits qu'il pouffoit contre nous ,
Mais si ce grand combat d'un seul contre dix mille ,
Est un prodige illustre en prodiges fertile ,
La fin de ce combat & si grand & si beau ,
Est en faveur de Rome un miracle nouveau.

Comme enfin tous nos gens , confus de tant d'audace ,

Alloient faire un effort pour renverser Horace ,

Le pont s'est entr'ouvert , a fait un grand fracas ,

Et dans les eaux du Tybre est tombé sous ses pas.

L'air en a retenti , notre poursuite cesse ,

Et Rome en a jetté de grands cris d'allégresse.

Horace en même tems jette l'œil dessus l'eau ,

Et comme préparé d'y faire son tombeau :

Dieu du Tybre , a-t-il dit , seconde l'entreprise ,

Et reçois un soldat qui deffend ta franchise.

Il se jette en parlant.

T A R Q U I N.

Et le Tybre irrité

N'auroit pas englouti ce fameux Révolté ?

A R O N S.

Non , Seigneur ; mais les Dieux ravis de son courage

L'ont porté sans péril jusqu'à l'autre rivage ;

Et malgré tous nos traits dont il est combattu ,

Ont fait de son salut le prix de sa vertu ,

Ayant osé tout seul un acte magnanime ,

A qui l'on donnera moins de foi que d'estime.

On eût dit , à le voir balancé dessus l'eau ,

Que même son bouclier lui servoit de vaisseau ,

Et qu'en poussant nos traits , tout notre effort
n'excite

Qu'un favorable vent qui le pousse plus vite.

On eût dit qu'en tombant , le Dieu même des flots ,

Comme un autre Dauphin , le reçût sur son dos ,

Et que l'eau secondant une si belle audace ,

Fût un char de cristal , où triomphoit Horace.

Ainsi le pont brisé , tombant pour son secours ,

A de notre victoire interrompu le cours ;

Ainsi nous pouvons dire , & même à notre gloire ,

Que dessus les Romains nous gagnons la victoire,
 Mais qu'Horace arrêtant nos pas & nos desseins,
 A vaincu les vainqueurs de Rome & des Romains.

TARQUIN.

Donc le crime de Rome à sa perte penchante,
 Des forces de deux Rois la rendra triomphante ?
 Devez-vous le souffrir ? & ce fameux affront
 Ne se répand-il pas jusques sur votre front ?
 Non, non, ne laissons pas à cette Ville ingrate
 La gloire de jouir du succès qui la flatte ;
 Forçons ces révoltez ; & ne me dites pas
 Que c'est mon propre bien que je renverse à bas :
 En l'état misérable où le Ciel m'abandonne,
 Je cherche la vengeance autant que la Couronne.

PORSENNE.

Encore un peu, sçachons si le peuple Romain,
 Comme on nous en assure, est pressé de la faim.

SCENE IV.

PORSENNE, LICINE, TARQUIN,
 ARONS.

PORSENNE.

Que veut-on ?

LICINE.

L'on a pris une Dame Romaine.

P O R S E N N E.

Il faut la voir , Seigneur , Licine , qu'on l'amène
Peut-être que la peur aura bien le pouvoir
De tirer de son cœur ce que l'on veut sçavoir.

T A R Q U I N.

Que vois-je ? Ah ! ma fureur , te peux-tu bien
contraindre ?

P O R S E N N E.

Dieux ! la fille de Brute ! Approche , & sans rien
craindre.

S C E N E V.

JUNIE, TARQUIN, PORSENNE,
ARONS, FULVIE.

J U N I E.

JEt'obéis , Porsenne , & te rends ce devoir ,
Parce que le destin me met en ton pouvoir.
Mais ne présume pas qu'une honteuse crainte ,
Dans la fille de Brute imprime quelque atteinte ,
Si ce n'est , que l'honneur qui voit ses assassins ,
Doive craindre par-tout où l'on voit des Tarquins.

T A R Q U I N.

Superbe !

J U N I E.

C'est un nom que le crime te donne.

P O R S E N N E.

Garde ici le respect qu'on doit à la Couronne,

J U N I E.

J'en ai pour toi, Seigneur, autant que je le doi,

T A R Q U I N.

Je t'apprendrai, Rebelle, à respecter ton Roi.

J U N I E.

Frappe, j'attends le coup; je t'offrirai ma tête

Plûtôt que pour frapper ta main ne sera prête.

Au moins, cette action si célèbre en soi,

Confirmera par tout ce que l'on croit de toi;

Au moins, cette action justifiera la haine

Que porte à son Tyran la Nation Romaine.

P O R S E N N E.

On n'a pas résolu de te persécuter.

Ta prison sera douce, on t'y veut bien traiter;

Parmi tes ennemis tu trouves ton azile,

Mais montre-nous l'état où tu laisses la Ville.

J U N I E.

Je n'étois pas à Rome, & venois d'en partir

Lorsque vos Légions la vinrent investir.

Depuis, loin des Romains, à moi seule soumise,

Comme un bien paternel conservant ma franchise,

Je fus prise en un Temple où je faisois des vœux,
Je ne le cache point, contre vous, & pour eux.

P O R S E N N E.

Ainsi les justes Dieux, qui se vengent des crimes,
Punissent sur le champ des vœux illégitimes.

J U N I E.

Ainsi les justes Dieux ont mes vœux exaucez,
Puisqu'Horace est vainqueur, & vous a repoussez.
Mais enfin, apprenez que Rome est indomptable,
Que pour elle la faim n'a rien d'épouvantable,
Et que les alimens ne lui manqueront pas,
Tandis que les Romains conserveront leurs bras,
Ce peuple pour sa gloire, ennemi de la vôtre,
Se nourrira d'un bras, & combattra de l'autre.

P O R S E N N E.

Tu nous montres leur crime, en pensant les loïer.

J U N I E.

Il sont prêts de sortir afin de m'avoüer.

T A R Q U I N.

C'est trop perdre de tems en paroles stériles,
Il faut avoir recours à des effets utiles.

SCENE VI.

JUNIE, PORSENNE, ARONS, FULVIE.

JUNIE.

Donc ma seule présence a chassé ce grand Roi.
Ainsi, de Brute mort la vertu vit en moi.

Tarquin, & vous Porsenne, armez tout contre
Rome,

Pour se sauver de tout, elle ne veut qu'un homme.

Si mon pere a montré par des actes si grands,

Qu'il ne faut qu'un Romain pour chasser cent Ty-
rans ;

Que vient de faire Horace ? il vient de vous inf-
truire

Qu'il ne faut qu'un Romain pour défendre un Em-
pire.

PORSENNE.

Au moins il t'est permis, malgré notre pouvoir,
De flatter ton pays par un si noble espoir.

JUNIE.

Mais, Seigneur, cependant accorde à ma prière
Ce que l'honnêteté doit à ta prisonnière ;
Et confirme en mon cœur ce renom glorieux

Qui même à nos Romains t'a rendu précieux.
 Je suis ta prisonnière, il est vrai, je l'avoüe,
 Mais par de nobles soins mérite qu'on te loüe.
 Je ne demande point un traitement si bon,
 Qu'il me fasse douter si je suis en prison ;
 Fais-nous un traitement qui ressemble à des pei-
 nes ;

Pour nous mieux arrêter, charge-nous de cent
 chaînes ,

Nous ne voulons de toi qu'une captivité ,
 Où soit, comme le corps, l'honneur en sûreté.

P O R S E N N E.

Cette demande est belle, & digne que l'on t'aime ;
 Et ne pas l'écouter, c'est haïr l'honneur même.
 Ainsi, pour mettre en paix ton esprit combattu,
 Je laisse ton honneur en garde à ta vertu ;
 Et pour te faire un bien dont l'excès te console ,
 Je te laisse toi-même en garde à ta parole.
 Est-ce une sûre garde ?

J U N I E.

Oui, Seigneur ; & ma foi
 Me gardera bien mieux que les forces d'un Roi

P O R S E N N E.

Mon fils, ayez-en soin : & parmi ses misères,
 Faites-lui, malgré Rome, aimer ses adversaires.

De ce commandement je fais tous mes plaisirs.

S C E N E VII.

A R O N S, J U N I E.

A R O N S.

Ainsi, j'ai la moitié de mes plus beaux désirs.
 J'avois chez les Romains deux personnes si chères,
 Que je craignois pour eux nos fortunes prospères :
 Vous, Junie, autrefois la cause de mes feux,
 Et maintenant encor le sujet de mes vœux :
 Vous pour qui j'ai brûlé d'une secrete flâme.

J U N I E.

Seigneur, ne faites rien qui tourne à votre blâme.
 C'est trop de cet amour que vous me destinez,
 Votre pitié suffit pour des infortunez.
 Mais quel est l'autre objet qui vous rend pitoyable
 Au destin des Romains ?

A R O N S.

Un ami véritable.

Un ami généreux, de qui l'heureux secours
 Me tira d'un péril qui menaçoit mes jours.
 Je l'ai vû quelque tems, plein d'une noble audace ;

Combattre avec les gens que conduisoit Horace ;
Mais hélas ! tout d'un coup, après ces beaux efforts,
Je l'ai vû trebucher peut-être chez les morts.

J U N I E.

Que dites-vous, Seigneur ? seroit-ce donc Scevole ?

A R O N S.

C'est lui-même , Junie. Hé quoi ! cette parole
Vous trouble ?

J U N I E.

Hélas ! Seigneur , ne pleurerois-je pas
Un appui des Romains que le sort jette à bas ?
Mais enfin donnez-nous le secours salutaire
Que notre affliction obtient de votre père.

A R O N S.

Ne vous affligez point ; votre captivité
N'aura pas moins d'appas qu'en a la liberté.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

JUNIE seule.

A Mour de la Patrie, ô belle & forte chaîne,
Qui dois seule enchaîner le cœur d'une Romaine,
Amour de la Patrie, enfin pardonne-moi
Si l'amour de Scevole y règne avecque toi.
O Mère des Romains ! Rome presque asservie,
Hélas ! quand tes enfans te vont rendre leur vie,
Au moins tu dois souffrir, pour le prix de leur foi,
Qu'on pleure avecque toi ceux qui meurent pour
toi.
Si tu ne peux souffrir proche de tant de gouffres,
Qu'on plaigne d'autres maux que les maux que tu
souffres,
Si tu ne peux souffrir que mon ressentiment
Fasse couler mes pleurs à la mort d'un Amant,
Au moins tu souffriras qu'en sa perte commune,
Je pleure un défenseur que t'ôte la Fortune.
O Scevole ! ô grand cœur, où règne la vertu !
Si j'ai par mes froideurs ton amour combattu,

Si j'amaïs cet amour qu'emporte ta belle ame ,
Ne tira de ma bouche un aveu de ma flâme ,
Je crois te fatîsfaire après tant de douleurs ,
Lorsqu'entre Rome & toi je partage mes pleurs.

SCENE II.

FULVIE, JUNIE.

FULVIE.

Madame ?

JUNIE.

Quoi , Fulvie ? & d'où vient cette joye ?

FULVIE.

De celle qui vous touche , & qu'un Dieu vous
envoye.

JUNIE.

La déplorable Rome est-elle en liberté ?

Où l'illustre Scevole est-il ressuscité ?

FULVIE.

Au moins il est au Camp.

JUNIE.

Dans le Camp de Porfenne ?

Il est donc prisonnier ?

FULVIE.

Il est libre & sans peine.

Tu penſes l'avoir vû, tes yeux étoient voilés.

FULVIE.

Madame, je l'ai vû, nous nous ſommes parlez.
Mais comme il vous croyoit dans le ſein d'un azile,
A l'abri des malheurs qui menacent la Ville,
Ayant par mon diſcours appris votre malheur,
J'ai preſque auſſitôt vû ſa mort que ſa douleur.

JUNIE.

Mais où l'as-tu trouvé ?

FULVIE.

Sur un chemin qui mène
D'un rivage du Tybre au quartier de Porſenne.

JUNIE.

Et quel eſt le diſcours que Scevole a tenu ?

FULVIE.

Ayant ſçû le malheur qui vous eſt venu :
Dieu, s'eſt-il écrié, dont j'attens un miracle,
Devez-vous à ma courſe oppoſer cet obſtacle ?

JUNIE.

Explique ce diſcours qui ſemble le choquer.

FULVIE.

Si je ne l'entens pas, pourrois-je l'expliquer ?
Au reſte, il eſt armé non pas à la Romaine,
Mais comme ſont armés les Soldats de Porſenne.

J U N I E.

Et pourquoi ?

F U L V I E.

Sa réponse est contre sa vertu.

Pour se sauver, Fulvie, a-t-il dit.

J U N I E.

Que dis-tu ?

F U L V I E.

Ce que je ne crois pas.

J U N I E.

Pour se sauver, Fulvie !

Pour dérober à Rome & son sang & sa vie !

Ote, ôte du cœur ces sentimens douteux,

Achève, ou ne dis rien, si le reste est honteux.

F U L V I E.

Quelques gens apperçûs sur le même passage

Nous ont ôté le tems de parler davantage.

Nous nous sommes quittez tous deux pleins de
souci ;

Mais son chemin, je crois, s'adresse par ici.

J U N I E.

Pour se sauver, dis-tu ? Tu n'as point vû Scevole ;

Son courage dément cette lâche parole.

Scevole se feroit déguisé lâchement ?

Il se voudroit devoir à ce déguisement ?

Il se voudroit cacher, lui que l'honneur éclaire,

A l'ombre du bouclier de son propre aduersaire ?
 Tu n'as vû qu'un Démon de sa forme vêtu ,
 Qui tâche après sa mort d'étouffer sa vertu.
 O vertu de Scevole , aux Romains si connue ,
 Viens , comme un beau Soleil , dissiper cette nuë :
 Reviens , reviens , Scevole ; ou si quelque Démon
 Te fait servir toi-même à diffamer ton nom ,
 Rentre dans le cercueil où je viens de te croire.
 Il vaut mieux te pleurer , que de pleurer ta gloire :
 Aussi bien es-tu mort & pour Rome & pour moi ;
 Si quelque lâcheté te fait vivre pour toi ;
 Aussi-bien désormais....

SCENE III.

FULVIE, JUNIE, SCEVOLE.

FULVIE.

MAis le voici, Madame.

JUNIE.

Vous trompez-vous, mes yeux, vous trompez-
 vous , mon ame ?

SCEVOLE.

Est-ce vous que je vois ?

J U N I E.

Mais plutôt , est-ce toi ,
Ou quelque illusion qui se présente à moi ?
Je ne te connois point sous ces honteuses armes ,
Qui loin de m'assurer , me donnent des allarmes.

S C E V O L E.

O Dieux , qui m'inspirez un si puissant effort ,
Falloit-il m'opposer un obstacle si fort ?

J U N I E.

Crains-tu que je t'arrête ?

S C E V O L E.

Oui , je crains ta présence.

J U N I E.

Dieux ! vient-il confirmer une indigne croyance ?

S C E V O L E.

Que dites-vous , Junie ; & sur quels fondemens
Pourriez-vous appuyer d'indignes sentimens ?

J U N I E.

Que direz-vous , Scevole , & quelle noble excuse
Pourra justifier ces armes que j'accuse ?

S C E V O L E.

Une illustre action , qui mérite un Autel ,
Qui rendra Rome libre , & Scevole immortel.
Je marche maintenant sur les pas de ton père ,
Son courage est par-tout le flambeau qui m'éclaire ;

Mais sa fille est ici comme l'empêchement
Qui semble retarder un grand événement.

J U N I E.

Moi, moi, l'empêchement d'une noble aventure ?
Tu me blesses, Scevole, & me fais une injure.
Vas-tu dans le péril ? j'y conduirai tes pas.
Vas-tu faire un grand coup ? je pousserai ton bras.
Mais enfin, m'aimes-tu ? veux-tu le faire croire ;
Fai-moi part d'un danger qui conduit à la gloire.

S C E V O L E.

Hélas ! je tente un coup qui me signalera ;
Mais peut-être ton sang, ton sang le payera.

J U N I E.

Hé bien, me plaindrois-tu de payer de ma vie
Un acte digne ensemble & de gloire & d'envie ?
Quoi ! le sang d'une fille est, à ton jugement,
D'une illustre action un trop beau payement ?
Si de ce sentiment ton esprit est capable,
Tu ne sçais pas le prix d'une acte mémorable.
Parlons donc.

S C E V O L E.

Mais, Fulvie, allez voir si ces lieux
N'ont point, pour nous surprendre, ou d'oreilles
ou d'yeux.

J U N I E.

Allez. Mais cependant ne crains point de surprise,

On respecte ce lieu comme un lieu de franchise ,
Il n'est point d'yeux au Camp qui veillent des-
sus moi ,

Je suis libre en prison , & ma garde est ma foi ;
C'est l'adoucissement qui se trouve en ma peine ,
Et c'est une faveur que je dois à Porfenne.

SCEVOLE.

A Porfenne ?

JUNIE.

A ce Roi l'honneur des Souverains ,
Qui mérite en un mot d'être ami des Romains.
Quoi , Scevole s'étonne ! & trouve-t'il étrange
Qu'un loüable Ennemi reçoive une loüange ?

SCEVOLE.

Si tu peux le loüer ainsi que ton appui ,
Souffriras-tu le bras qui s'arme contre lui ?
Je viens enfin creuser le tombeau de Porfenne ,
Comme le fondement de la grandeur Romaine ;
Juge si ce grand coup doit te mettre en danger.

JUNIE.

Il m'étonne , Scevole , & tu dois le juger ;
Non pas que j'appréhende une mort effroyable ,
Si celle de Porfenne à Rome est profitable.
Mais je veux que ton bras achève tes desseins ,
Crois-tu que cette mort soit utile aux Romains ?

Et ne juges-tu pas qu'au lieu de les défendre ,
Mille vengeurs d'un Roi renaîtront de sa cendre ?

S C E V O L E .

S'il renaît de son sang mille monstres fameux ,
Rome reproduira mille Hercules contre eux.

J U N I E .

Rome est-elle réduite à ce malheur extrême ,
Qu'il lui faille tenter un remède de même ?

S C E V O L E .

Il faut ou que demain soit la fin de ses jours ,
Ou bien qu'elle reçoive aujourd'hui du secours.
Tarquin ne combat plus pour une Ville entière ,
Il combat seulement pour un grand cimetière ,
Tant le destin de Rome est triste & malheureux.
La famine y produit tout ce qu'elle a d'affreux ,
Il n'est rien de funeste en toute la nature ,
Que la nécessité n'y change en nourriture :
Bref, le peuple de Rome employe à se nourrir
Tout ce qui peut aider à le faire mourir.
Aussi voit-on par-tout des images tragiques
Et de malheurs publics & de maux domestiques.
Là , le fils chancelant de foiblesse & d'ennui ,
Mettant son père en terre y tombe avecque lui ;
Ici , l'enfant se meurt d'une mort triste & lente ,
Sur le sein épuisé de sa mère mourante ;

Et la mère qui voit ce spectacle inhumain ,
 Se meurt en même tems de douleur & de faim.
 Enfin on voit par-tout la mort, ou son image ;
 Chacun la porte au cœur, ou dessus son visage ;
 Et telle est ta patrie en cette extrémité ,
 Qu'elle semble un séjour de spectres habité.
 Mais cette extrémité féconde en tant de peine ,
 Est encore au-dessous de la vertu Romaine ;
 Même le peuple souffre avecque fermeté ,
 Il veut le monument , ou bien la liberté ;
 Chacun sollicité d'une noble colère ,
 Semble avoir hérité des vertus de ton Père ,
 Et veut montrer que Rome , au défaut d'autres
 biens ,

N'a pas moins de Heros qu'elle a de Citoyens.
 On a vû des Vieillards languissans & débiles ,
 Et que l'âge a rendus à la guerre inutiles ,
 On les a vûs , poussez d'un vif ressentiment ,
 Aux plus jeunes guerriers s'offrir pour aliment :
 Comme s'ils espéroient , changez en leur sub-
 stance ,

Etre encore de Rome & l'ame & la défense.

J U N I E.

O grands cœurs ! Mais hélas ! sans espoir d'aucun
 bien ,

Tome IV.

C 4

Tu te mets en danger , & tu n'avances rien.

SCEVOLE.

Mais nous en tirerons tous deux de l'avantage ;
Moi de mourir pour Rome en homme de courage ,
Et toi , de ne voir plus un Amant obstiné
Que cent fois à la mort tes yeux ont condamné.
Si je n'ai pû gagner ton amour poursuivie
Par les plus beaux travaux qui signalent ma vie ,
Laisse-moi , comme en proie à des maux inouïs ,
Mériter par ma mort l'amour de mon pays.

JUNIE.

Hélas !

SCEVOLE.

Plains-tu Porfenne ?

JUNIE.

Ah ! Scevole ! ah Junie !

L'as-tu donc retrouvé , s'il va perdre la vie ?

SCEVOLE.

Quoi ? la fille de Brute oubliera sa vertu ?
Et pour notre adversaire elle aura combattu ?
Si Porfenne autrefois témoigna que son ame
Brûloit en la fureur d'une amoureuse flâme ,
Réponds à mes soupçons , croirai-je qu'aujourd'hui ,
Pour garder son amour , tu me combats pour lui ?
Veux-tu donc l'épargner pour gagner la Couronne ,
Par qui sa passion marchande ta personne ,

Et que ton cœur illustre en ses nobles rigueurs,
Rejetta comme un bien qui corrompt les grands
cœurs?

Depuis quand préférer un vain titre de Reine,
Aux titres adorez de libre & de Romaine ?
Un ennemi régnant aura donc des appas ,
Que Rome , que les tiens , que ton pays n'a pas ?

J U N I E.

Enfin par ce discours justement offensée ,
Je croirois que l'ardeur de ton ame est poussée ;
Et que ce grand dessein pour toi si dangereux ,
Sort d'un esprit jaloux plutôt que genereux ,
Mais s'il a du succès , n'importe à la Patrie
Qu'il soit de ton courage ou bien de ta furie.

S C E V O L E.

Oui , je t'aime , il est vrai ; mais ne présume pas
Qu'un caprice d'amour conduise ici mes pas.
Sçache donc que voyant la Ville menacée ,
Et dedans & dehors également pressée ,
Je conçus dans mon cœur , pour Rome inquiété ,
Le dessein de ma mort ou de sa liberté.
Mais afin d'empêcher que la haine ou l'envie
N'obscurcit de ses traits la splendeur de ma vie ,
Je vais droit au Sénat , que je trouve assemblé
Pour soulager les maux dont le peuple est troublé ;

Je demande à parler, je dis mon entreprise,
On l'écoute, elle plaît, le Sénat l'autorise;
Et pour trouver moyen sur l'heure & sur le champ,
Et de fortir de Rome, & d'entrer dans ce camp,
On résout la sortie où le fameux Horace
Vient d'effacer l'éclat des Heros de sa race.
Ainsi favorisé de ce déguisement,
Parmi les ennemis j'ai passé sûrement,
Et j'emprunte leur forme, afin d'aller sans peine,
Et sans être connu, jusqu'au cœur de Porfenne.
Est-ce donc à ton gré marcher en furieux,
Que de suivre la loi d'un Sénat glorieux?
Si tu veux condamner cette grande entreprise,
Ne condamnes-tu pas Rome qui l'autorise?

J U N I E.

Mais enfin, réponds-moi, quel est ici ton but?

S C E V O L E.

Je cherche des Romains la gloire & le salut.

J U N I E.

Si l'on peut obtenir un si grand avantage,
Sans que notre bonheur cause un si grand carnage,
Le Sénat auroit-il tant d'inhumanité,
Qu'un laurier lui déplût s'il n'est ensanglanté?
Et toi-même, Scevole, es-tu si sanguinaire,
Que tu veuilles sans fruit le sang d'un adverfaire?

SCEVOLE.

Non, Junie; & mon sang couleroit par mes mains,
Si mon sang suffisoit pour sauver les Romains.

JUNIE.

Laisse donc devant toi combattre ma parole
Contre un Roi si puissant, pour Rome, pour Sce-
vole.

Tu mérites, du moins, pour un dessein si grand,
Qu'on tâche à te sauver du péril qui t'attend;
Et le bon traitement que je dois à Porfenne,
Veut qu'au moins d'un moment je recule sa peine.
Lorsque j'aurai tâché de détourner sa mort,
Au moins, pour m'acquiter, j'aurai fait un effort.
Bref, si de mes conseils ce Prince ne profite,
Il ne tiendra qu'à lui que je n'aye été quitte;
Et ton bras que conduit la gloire & le hazard,
N'en aura triomphé que d'un moment plus tard.

SCEVOLE.

Te laisses-tu charmer par de vaines caresses?
Redoute un ennemi qui te fait des largesses.
Ce qu'on doit au pays nous acquite de tout,
Et Rome tombera si Porfenne est debout.

JUNIE.

Mais je la soutiendrai peut-être par lui-même.
Si ce Prince m'aima, s'il témoigne qu'il m'aime,

Pourquoi pour le pays ne souffrirai-je pas
 Cet amour qu'il reçut de mes foibles appas ?
 Si j'ai quelques attraits ; réponds-moi, je te prie ,
 Peuvent-ils mieux servir qu'à servir la Patrie ?
 Diffère donc l'effet qu'on attend de tes coups,
 Ou je te croi barbare , ou je te croi jaloux ,
 Ou je prend ta vertu pour une frénésie
 Qu'inspire à ton esprit la seule jalousie.

S C E V O L E .

Quoi ? tu veux retarder ma gloire ?

J U N I E .

Je le veux.

S C E V O L E .

Que ce mot est puissant sur un cœur amoureux !
 Hé bien , pour t'obéir j'exposerai ma gloire ;
 Mais quoi , que feras-tu ?

J U N I E .

J'obtiendrai la victoire.

F U L V I E .

On vient , retirez-vous.

J U N I E .

Va , détourne tes pas.

Je tâche à le sauver : Dieux ! n'y résistez pas.

SCENE IV.

PORSENNE, TARQUIN, *Suite.*

TARQUIN.

QUoi, vous vous étonnez !

PORSENNE.

Oui, certes, je m'étonne
Des présages affreux que la victime donne.
On ne perd pas les noms de grand, de glorieux,
Pour prendre l'épouvante aux menaces des Dieux.

TARQUIN.

Quoi, vous vous étonnez ! Cette ame grande &
forte,

Craint un présage vain, craint une bête morte ?

PORSENNE.

Quoi, vous ne craignez pas ? & toutefois c'est vous
Que menacent du Ciel la haine & le courroux.
Jamais un sacrifice effroyable & funeste
Ne représenta mieux la colère céleste ;
Et malgré ces avis qui vous viennent d'enhaut,
Vous voulez sans raison hazarder trois assauts.

TARQUIN.

Que les Dieux à leur gré gouvernent le tonnerre,

Et qu'ils laissent aux Rois à gouverner la terre.
La vaillance, la force, un esprit genereux
Change un triste présage en un présage heureux.
Donc, vous vous figurez qu'une bête assommée
Tienne notre fortune en son ventre enfermée;
Et que des animaux les sales intestins
Soient un Temple adorable où parlent les Destins ?
Ces superstitions, & tout ce grand mystère,
Sont propres seulement à tromper le vulgaire ;
C'est par-là qu'on le pousse, ou qu'on retient les pas,
Selon qu'il est utile au bien des Potentats.
Mais les Rois, méprisant ces pleurs & ces bassesses,

Doivent être au-dessus de toutes ces foiblesses.
Ils ont des bons succès les présages en eux,
Selon qu'ils sont puissans ou qu'ils sont courageux.

P O R S E N N E.

Ah, Tarquin ! ce discours fait aux Dieux un outrage,

Et des maux que je crains c'est un second présage.

T A R Q U I N.

Si ces Dieux que l'on craint aident des révoltez,
Sont-ils nos protecteurs & des Divinitez ?
Quand leurs présages vains favorisent les crimes,
Quand ils jettent à bas des Trônes légitimes,

Ces Idoles ; ces Dieux , ces abus des mortels ,
Ne nous montrent-ils pas à rompre leurs Autels ?

P O R S E N N E.

C'est trop , c'est trop , Tarquin.

T A R Q U I N.

Si c'étoit trop , Porfenne ,
Peut-être que déjà j'en souffrirois la peine.

P O R S E N N E.

Et peut-être aujourd'hui que vos calamitez
Montrent à l'univers que vous la ressentez.

T A R Q U I N.

Vous êtes trop pieux pour un Roi magnanime.

P O R S E N N E.

Et vous l'êtes trop peu pour un Roi qu'on opprime.

T A R Q U I N.

Quoi qu'ordonnent ces Dieux , le Destin , ou le
Sort ,

Il est tems de trouver ou le Trône ou la mort.

C'est trop sacrifier pour gagner des conquêtes ,

Il faut du sang humain , & non celui de bêtes.

Enfin , de tous ces Dieux que se font les mortels ,

A la Victoire seule un Roi doit des Autels.

Mais pour favoriser nos fureurs & nos peines ;

Elle exige de nous des victimes humaines ;

Et l'Autel qu'elle veut des Princes fortunez ,

C'est un champ de bataille , & des murs ruinez.
Allons donc noblement achever un ouvrage
Dont la fin ne dépend que d'un peu de courage.

P O R S E N N E.

J'attens l'occasion qui doit tout avancer.

T A R Q U I N.

Attendez-vous qu'un Dieu vous la vienne annoncer ?

Hé quoi ? n'est-il pas tems , pour vaincre en assurance ,

D'attaquer l'ennemi quand il est sans défense ?

P O R S E N N E.

Non , non , il n'est pas tems de donner des combats ,

Quand les Dieux opposez nous retiennent le bras.

T A R Q U I N.

Quoi donc ! toujours les Dieux ? Ces Dieux que
l'on m'oppose ,

Sont de belles couleurs qui cachent autre chose.

Junie est dans votre ame , on ne l'en peut chasser ,

Et c'est l'unique Dieu que l'on craint d'offenser.

P O R S E N N E.

Je ne m'étonne pas qu'en l'état où nous sommes ,
Ayant choqué les Dieux , vous attaquiez les hommes.

T A R Q U I N.

Je ne m'étonne pas qu'un veritable Amant
Immole son honneur à son contentement.
En faveur d'une fille à ses yeux adorable ,
Il peut bien délivrer tout un peuple coupable :
Mais je m'étonne enfin qu'un Prince glorieux
Fasse aux dépens d'autrui des dons si précieux.

P O R S E N N E.

Vous reconnoissez mal nos travaux & nos pei-
nes.

T A R Q U I N.

Je ne dois rien encore à des faveurs si vaines.

P O R S E N N E.

Et par ce sentiment vous nous faites bien voir
Que votre cœur trop grand ne veut rien nous de-
voir.

Certes , vous faites bien ; quoi que l'on se propose ,
C'est une honte aux Rois de devoir quelque chose ;
Et pour vous l'épargner , Seigneur , nous vou-
lons bien

Vous laisser en état de ne nous devoir rien.

SCENE V.

TARQUIN, *seul.*

COnfesse donc ainsi, que Rome te surmonte ;
Si j'en souffre la perte, emportes-en la honte ;
Et malgré ce lien qui doit unir les Rois
Quand la rébellion veut usurper leurs droits,
Fais cette injure extrême à la grandeur Royale ,
Que de favoriser un coup qui la ravale.
Si je perds un Etat, c'est perdre plus que moi
Que de se déclarer indigne d'être Roi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

ARONS, MARCILE.

ARONS.

Oui, Marcile, il est vrai, j'aime cette colère
Qui doit priver Tarquin du secours de mon père.
Les Romains sont pour moi des peuples précieux ;
Scevole vif ou mort, me fait craindre pour eux ;
Scevole vif ou mort, & que mon ame embrasse,
Pour mes jours conservez me demande leur grace,
Et veut que pour payer ce qu'il a fait pour moi,
Je donne à son pays le bien que je lui doi.

MARCILE.

Quoi ! pour un homme seul épargner une Ville,
De la rebellion le refuge & l'azile ?
Certes, c'est un grand prix.

ARONS.

Le bienfait est plus grand.
Me conseillerois-tu ce que l'honneur défend ?
Voudrois-tu secourir un Prince sacrilège,
Qui se rend le Tyran d'un Roi qui le protège ?

Non, Seigneur, mais il faut...

ARONS.

Voilà le Roi qui sort.

SCENE II.

PORSENNE, ARONS, MARCILE.

PORSENNE.

J Amais Roi montra-t'il un plus lâche transport ?
Voyez s'il veut périr, & causer son naufrage ?
Nous lui rendons sa gloire, & l'ingrat nous outrage.

Le superbe est chassé de ses propres Etats,
Il vient me demander le secours de mon bras ;
Et l'on diroit, à voir l'orgueil qui l'environne,
Que c'est moi qui demande, & que c'est lui qui donne.

ARONS.

Hé, Sire, abandonnez ce Prince injurieux,
Qui nous traite en vassaux, & vous brave à vos yeux.

Prenez l'occasion maintenant favorable,
D'ôter à votre Etat un voisin formidable.

ACTE TROISIÈME. 53

Qu'on ne me dise point , qu'il est de votre honneur

De relever encor son Trône & son bonheur ;
Vous avez assez fait pour votre propre gloire ,
D'avoir pû dans ses mains enchaîner la victoire ;
Vous avez assez fait de montrer aux Romains ,
Que leurs murs tomberoient si vous leviez les mains.
Quelle loi maintenant , quel honneur vous engage
A rétablir un Roi qui vous fait un outrage ?
Et quel illustre excès de générosité
Peut inspirer l'oubli de cette indignité ?
Un Roi peut oublier , sans offenser sa gloire ,
D'un Sujet criminel la faute la plus noire :
Mais lorsque par les Rois les Rois sont outragés
Ils doivent tout tenter afin d'être vengés ,
Ou si de leurs pareils ils souffrent quelque offense ,
Ils se font soupçonner de crainte & d'impuissance ;
Et plus que le malheur de cent tristes exploits ,
L'impuissance & la peur deshonnorent les Rois ,
Montrez donc que sans vous la Fortune ennemie ,
Pour l'injuste Tarquin n'a que de l'infamie.
Qu'il tombe , qu'il péricule avec tous ses desseins
Pour vous venger de lui , délivrez les Romains ,
Et que Rome aujourd'hui vous doive la franchise
Que de sa vertu seule elle s'étoit promise.

Si les maux de Tarquin , si ses impiétez ,
Chassent de son parti tous les Dieux irritez ,
Son orgueil criminel , & digne du tonnerre ,
En doit aussi chasser tous les Rois de la terre.

M A R C I L E.

Certes , ce sentiment est noble & généreux ;
Mais l'effet , ce me semble , en paroît dangereux.
Si vous épargnez Rome , & que votre indulgence
Veuille en sa liberté borner votre vengeance ,
Par cent & cent chemins , Tarquin ne peut-il pas ,
Avec Rome d'accord , rentrer dans ses Etats ?
Et pensez-vous qu'alors sa force ou sa furie ,
Par vous-même allumée , épargne l'Hettrurie ?
Sire , pardonnez-moi ; l'on sçait mal se venger ,
Quand après la vengeance on demeure en danger.
Rome n'attend plus rien des forces de la terre ,
Chaque coup qu'on lui donne est un coup de ton-
nerre ;

Et dans ce triste état , il faut que les Romains
Ou nous tendent la gorge , ou nous tendent les
mains.

Mais après leurs efforts , après leur résistance
Qui passe les effets de l'humaine vaillance ,
Peut-on quitter les murs qui nous séparent d'eux ;
Qu'on ne semble lever un siège si fameux ?

Se retirer ainsi , c'est céder la victoire ,
Et moins abandonner Tarquin que votre gloire.
Sire , il faut se venger , mais par de plus grands
coups ;

Vous devez prendre Rome , & la prendre pour
vous.

Il faut la retenir , & tout ce qu'elle enferme ,
Comme un gage assuré des frais de cette guerre ,
La flatter cependant des douceurs de la paix ,
Et gagner le Romain à force de bienfaits.
Il déteste Tarquin , il nous le fait paroître ,
Et croira s'en venger s'il peut changer de Maître.
Mais pour mieux vous gagner & Rome & les
Romains ;

Vous aimâtes Junie , achevez vos desseins ;
Que l'illustre lien d'un pompeux himenée ,
Attache une Romaine à votre destinée.

A R O N S.
Ce conseil est étrange & peu juste.

M A R C I L E.
Je le croi ,
Qu'il est juste , Seigneur , s'il est utile au Roi.

A R O N S.
L'utilité d'un Roi fera donc sa justice ?

Ouï , son bien est la loi qu'il faut qu'il accomplisse
Et quand on ôte un Sceptre à qui n'a sçû régner ,
Il appartient à ceux qui le sçavent gagner.

P O R S E N N E .

Certes , je hai Tarquin avec sa tyrannie ,
Et de vos deux conseils...Mais que nous veut Junie?

S C E N E III.

JUNIE, PORSENNE, ARONS, MARCILE.

J U N I E .

ROi couronné deux fois , une fois par ton sang ,
L'autre par ta vertu qui vaut mieux que ton rang ;
Ta générosité me donne ici l'audace
De venir demander une seconde grace.

P O R S E N N E .

Demande librement tout ce que tu voudras ;
Demande aussi nos cœurs , & tu les obtiendras.

J U N I E .

Je ne demande rien qui ne soit pour ta gloire ,
Et qui ne te signale autant qu'une victoire.
Tu veux vaincre , Porsenne ; & suivant tes des-
seins ,

Je te viens demander la perte des Romains ;
 Je viens te demander leur honte & leur supplice ,
 Si leur parti n'est pas celui de la justice.
 Regarde donc ici d'un œil plus curieux ,
 Pour qui s'arme aujourd'hui ton bras officieux.
 Si c'est pour le secours d'un Prince légitime ,
 Les Romains ont failli , que ton bras les opprime ;
 Mais si pour un Tyran tu désoles nos champs ,
 Voi s'il est glorieux d'affister les Tyrans.
 Veux-tu voir si Tarquin aima la tyrannie ?
 Fais-moi taire , Seigneur , & fais parler sa vie ;
 Tu verras qu'un grand Roi , par ses coups mas-
 sacré ,

Du Trône qu'il usurpe est le premier degré ;
 Et qu'avec les raisons qu'il eut de le défendre ,
 Il assassine un Roi qui l'avoit fait son gendre.
 Là pour monter plutôt sur un Trône charmant ,
 Mais du sang de son père encore tout fumant ,
 Tu verras de Tarquin la femme sanguinaire
 Faire passer son char sur le corps de son père ,
 Bien qu'à ce triste aspect ses chevaux pleins d'ef-
 froi ,

Semblassent respecter le cadavre d'un Roi.
 Encore si d'un règne acquis par violence ,
 La suite eut excusé la tragique naissance ;
 Mais toujours sur un Trône injuste , profané ,

Le crime avec Tarquin demeura couronné.
S'il a donc par le crime une couronne acquise ,
S'il en usa plus mal qu'il ne l'avoit conquise ,
Quand Rome l'a chassé , quand Rome l'a banni ,
N'est-ce pas un Tyran que sa haine a puni ?
Ainsi Rome a donné de glorieuses marques
De ce juste respect qu'elle a pour les Monarques ,
Peut-elle mieux montrer qu'elle honore les Rois ,
Qu'en punissant celui qui dérobe leurs droits ,
Et dont l'ame de sang injuste & déloyale ,
Souille avec tant d'horreur la Majesté royale ?
Cette ville invincible en vient de mériter
Que les forces du Ciel la vinssent assister.
Jette l'œil sur Horace , & sur son aventure ;
A-t-elle quelques traits qui soient de la Nature
Avoir seul combattu mille & mille foldats ,
Avoir seul arrêté leur fureur & leurs pas ,
Avoir seul, tout couvert de splendeur & de gloire ,
Aux forces de deux Rois dérobé la victoire ,
C'est sans doute un effet que l'homme audacieux
Ne peut s'attribuer sans le ravir aux Dieux :
C'est sans doute un effet qui doit assez t'instruire
Que tous les Dieux en lui soutiennent notre Em-
pire.
Cependant , ô prodige ! un Roi si glorieux

ACTE TROISIÈME. 59

Combat pour un Tyran, contre Rome & les
Dieux,

Il cherche pour le crime un infâme victoire,
Et met tout l'univers en doute de sa gloire.

Cherche, cherche des noms & plus beaux & plus
grands,

Que de restaurateur du crime des Tyrans.

Pour moi: qui te souhaite une palme honorable,

Pour moi que tes bontés rendent ta redevable,

J'ai crû, pour m'acquiter, te devoir ce discours,

Qui doit sauver ta gloire, & peut-être tes jours.

P O R S E N N E.

Si j'ai de quelque grace honoré ton mérite,

Le bien que tu me veux me paye & te rend quitte:

Mais enfin il est tems que nous te fassions voir

Combien dessus nos cœurs tes yeux ont de pou-
voir.

Rome, Rome est trop peu; ton destin nous de-
mande

Avec plus de justice une gloire plus grande.

J U N I E.

A ce rare bienfait, Seigneur, n'ajoute rien;

Il suffit pour ta gloire, il suffit pour mon bien.

P O R S E N N E.

Rome est trop peu pour toi, noble & chère adver-
faire

J U N I E.

Si mon pays est peu, quel don peux-tu me faire ?

P O R S E N N E.

Des dons dignes de toi ; des dons si précieux ,
 Que le Ciel n'en fait point qui soient plus glorieux.
 Nous voulons sur ta tête attacher la Couronne,
 Nous voulons te donner le pouvoir qu'elle donne ,
 Et te faire avoïer par des biens inouïs
 Qu'où l'on trouve le Sceptre on trouve son pays.

J U N I E.

Quoi ! tu veux me donner un Empire & ses char-
 mes ,

Et tu refuseras mon pays à mes larmes ?

P O R S E N N E.

Certes j'en suis fâché, je ne puis te flatter,
 Mon honneur le demande, il faut le contenter.
 Mets donc en oubli Rome.

J U N I E.

Oublier ma patrie !

Est-ce un Roi qui me parle, ou Tarquin en furie ?
 Car ce sont les Tyrans, & non pas les vrais Rois,
 Qui prescrivent aux cœurs de si cruelles loix.
 Oublier mon pays ! je ne puis me contraindre.
 Seigneur, que dites-vous ?

P O R S E N N E.

De quoi peux-tu te plaindre,

Si je donne à ton fort aujourd'hui languissant,
Pour des murs ruinez un Trône florissant?

J U N I E.

Peut-être que ce Trône est plus près de sa chute,
Que ses murs ruinez que ton bras lui dispute.
Peut-être que le Ciel qui borne ton pouvoir,
Lui conserve un appui qui va te faire choir.

P O R S E N N E.

Puisque notre grandeur doit être ton partage,
Fais ici des souhaits plus à notre avantage.
Ton fort m'est précieux, & peut-être qu'un jour
Entre tes plus grands biens tu mettras mon amour.

J U N I E.

Ton amour !

P O R S E N N E.

Je sçai bien que mon âge t'offense,
Mais regarde ce Prince orné de ma puissance;
C'est mon fils, c'est enfin l'esclave couronné
Que tes yeux gagneront, s'ils ne l'ont pas gagné.

J U N I E.

Mais tourne un peu les yeux, vois Rome, & lui
demande

Ce qu'il faut que je fasse, & ce qu'elle commande.
A quelque grand hymen qu'on m'aille assujettir,
Porfenne, c'est ma mère, elle y doit consentir.

Parle donc , répons-nous ô Rome combattue ,
Dois-je joindre ma main à la main qui te tue ?
Quoi ? tu voudras dans Rome établir les Enfers ?
Quoi ! tu la couvriras & de sang & de fers ?
Sont-ce là les appas dont le sage Porfenne
Croit attirer à soi le cœur d'une Romaine ?
Aimerois-tu ton fils , s'il aimoit le vainqueur ,
Dont la sanglante main te perceroit le cœur ?
Et voyant ma Patrie à mes yeux combattue ,
Dois-je joindre ma main à la main qui la tue ?
Non , non , Seigneur.

P O R S E N N E.

Adieu , tu m'écouteras mieux ,
Quand nos justes desfeins paroîtront à tes yeux.
Mais , Marcile , est-on prêt pour faire la revûe ?

M A R C I L E.

Oui Sire , & tous vos Chefs ont cette loi reçûe.

P O R S E N N E.

Allons donc : cependant ma fille , songe à toi ,
Considère les biens que te présente un Roi.
Lorsque pour sa Patrie on manque de puissance ,
On peut songer sans crime à sa propre défense.

SCENE IV.

JUNIE *seule.*

ALors il faut périr, mais dans le même tems
Il faut sous sa ruïne accabler ses Tyrans.

O Scevole ! ô Patrie ! ô mourantes merveilles !
Comme j'ai pour vous deux des tendresses pareil-
les ,

A tous deux équitables , hélas ! j'ai fait des vœux,
Et même des efforts, pour vous sauver tous deux.
Mais soit que le destin s'offre ici pour obstacle,
Soit que pour sauver Rome il réserve un miracle,
Hélas ! de deux objets que j'aime également,
Dont l'un est ma Patrie, & l'autre est mon Amant,
Il faut exposer l'un, & n'être pas certaine
Que sa perte & sa mort tire l'autre de peine.

SCENE V.

SCEVOLE, JUNIE.

SCEVOLE.

HÉ bien, qu'avez vous fait ?

JUNIE.

Je t'ai mis en état

D'obéir justement aux ordres du Sénat ;
 Et par quelques grands coups que ta fureur éclate ,
 Je me suis mise au point de n'être plus ingrate.
 J'ai tâché de sauver ce déplorable Roi ,
 Pour payer noblement le bien que je lui doi.
 Mais enfin je suis quitte avecque sa puissance ,
 Puisqu'il a refusé notre reconnoissance ;
 Et bien qu'il ait un cœur grand , généreux , &
 fort ,

Puisqu'il aide un Tyran , il est digne de mort.
 Va donc , va. Mais hélas !

S C E V O L E.

Quoi , la fille de Brute ,
 Entre Rome & Porfenne est encore en dispute ?
 Elle craint....

J U N I E.

Oui , je crains : mais hélas ! c'est pour toi ,
 Le danger qui te suit me donne de l'effroi ;
 Et ta vertu qui court où le péril l'appelle ,
 Mérite pour le moins que l'on craigne pour elle.
 S'il n'est point de Romain qui ne te doive un prix
 Pour cet acte fameux que ton bras entrepris ,
 Hélas ! ne pouvant rien où je suis si contrainte ,
 Pour le moins pour ton prix je te donne ma crainte.

S C E V O L E.

Si le danger est grand , & tel que je le croi ,

ACTE TROISIÈME. 65

Excite-moi plutôt que de craindre pour moi ;
Ou si tu veux me faire un ample récompense ,
Dis que d'un peu d'amour ta crainte a pris naissance.

Je suis hors de danger , je suis déjà vainqueur ;
Si je puis en partant me laisser dans ton cœur.

J U N I E.

Quoi ! lorsque ton courage & ta noble furie
Veut briser par tes mains les fers de la Patrie ,
Faut-il nous demander la fin de nos rigueurs ?
Faut-il nous demander notre amour & nos cœurs ?
Ne dois-tu pas juger , par des vertus si grandes ,
Qu'on t'a déjà donné ce que tu nous demandes ?

S C E V O L E.

Quoi , ton amour , Junie ! ô trop charmant discours !

J U N I E.

Bref, tu portes mon cœur au danger où tu cours.

S C E V O L E.

Vous m'aimez !

J U N I E.

Mais enfin , que cela te convie ,
Non pas à différer de hazarder ta vie ,
Mais à me faire voir par une belle mort ,
Que je devois plutôt t'avoüer ce transport.

Tome IV.

E

Car enfin, ou vainqueur, ou vaincu de Porfenne,
 Je le dis en pleurant, ta ruïne est certaine.
 Peux-tu frapper un Roi de sa force assisté ?
 Ou peux-tu le manquer avec impunité ?

SCEVOLE.

Aussi n'appartient-il qu'à la vertu Romaine,
 De courir à la mort & visible & certaine.
 Mon trépas sera beau, superbe, & renommé,
 Si je péris pour Rome & si je meurs aimé.
 J'avois crû que l'honneur, j'avois crû que la gloire
 Pouvoit seule payer ma mort ou ma victoire.
 Mais enfin ton amour m'apprend à cette fois
 Que l'amour peut payer les plus nobles exploits.
 Soit que pour m'exciter tu feignes cette flâme,
 Soit qu'un feu véritable échauffe ta belle ame,
 Je vais d'un même pas, & d'un pareil effort,
 Chercher dans le péril la victoire ou la mort.
 Si tu feins de m'aimer, ô fille incomparable !
 Je m'en vais mériter un amour véritable ;
 Ou si d'un pur amour ton cœur est enflâmé,
 Je vais en mériter d'être encor plus aimé.

JUNIE.

Moi, moi, pour t'exciter, feindre ici que je t'aime !
 Oui, Scevole, il est vrai, mon amour est extrême :
 Mais lorsque que la Patrie a besoin de ton bras,

S'il falloit t'exciter , je ne t'aimerois pas ;
 Car enfin la vertu ruine son mérite ,
 Et n'est jamais vertu , quand il faut qu'on l'excite.
 Je t'aime , & je te vois d'un oeil presque envieux ,
 Tenter pour le pays un péril glorieux.
 Ce n'est pas que mon ame à la tristesse ouverte ,
 Ne ressente déjà les douleurs de ta perte.
 Déjà mon cœur privé de l'espoir de tout bien
 Est traversé des traits qui vont percer le tien ;
 Et peu s'en faut , Scevole , en pareille aventure ,
 Que contre ta vertu mon amour ne murmure.
 Mais à quelque péril qu'elle t'aille jetter ,
 Loin de me plaindre d'elle , il la faut imiter.
 Tu t'exposes , Scevole , en illustre , en grand hom-
 me ;

Et si je ne puis rien pour le salut de Rome ,
 J'y veux contribuer par le consentement
 Que je donne au dessein qui m'enlève un Amant.
 Ainsi pour le pays je ferai quelque chose ,
 Au moins en consentant que Scevole s'expose.

SCEVOLE.

O d'un cœur généreux digne consentement !
 Sans lui j'eusse à regret exposé ton Amant ;
 Et par lui ta belle ame aura part à la gloire ,
 Ou bien de mon trépas , ou bien de ma victoire.

Quoi ! tu pleures , Junie ?

J U N I E.

Et Rome doit pleurer ,
Quand tu cours à la mort afin de l'en tirer.

S C E V O L E.

Adieu , je crains tes pleurs.

J U N I E.

Quoique les Dieux t'apprêtent ,
Ma main te poussera si mes larmes t'arrêtent.
Va , tu ne peux mourir d'un plus noble trépas !
Mais l'amour peut-il perdre , & ne soupirer pas ?

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

JUNIE, FULVIE.

JUNIE.

POrsenné est mort , dis-tu ? le sçais-tu bien ,
Fulvie ?

Le bruit en est trop grand , il a perdu la vie.

JUNIE.

Sçais-tu si l'on a pris celui qui l'a frappé ?

FULVIE.

Sanglant de ce grand meutre, on le croit échappé.

JUNIE.

On le croit échappé ! Bons Dieux ! est-il possible ?

FULVIE.

D'où vient qu'à son salut vous êtes si sensible ?

Sçavez-vous de quel bras vient ce coup furieux ?

JUNIE.

Il ne sçauroit venir que d'un bras glorieux ;

Et l'on doit prendre part aux intérêts d'un homme,

Qui d'un tel ennemi vient de délivrer Rome.

Et cependant on dit, que l'infâme Tarquin
Contre Porfenne même a poussé l'assassin.

J U N I E .

Sur quoi fonder ce bruit ?

F U L V I E .

Ayant crû que Porfenne
Vouloit favoriser la liberté Romaine ,
On dit qu'il aima mieux, ce Tyran inhumain,
Faire choir son appui , que d'en être incertain.

J U N I E .

Tant mieux, s'il a fait choir l'appui qui le sup-
porte ,
L'ennemi des Romains rend leur cause plus forte.
Au moins il a fait voir....

F U L V I E .

Mais j'entends quelque bruit.

J U N I E .

O Dieux ! qu'ai-je apperçû ? c'est Scevole qu'on
fuit.

Il se défend en vain , & le nombre l'accable.

SCENE II.

JUNIE, FULVIE, MARCILE, SCEVOLE.

MARCILE.

TU fuis, tu fuis en vain, parricide exécration.

SCEVOLE.

Non, non, je ne fuis pas, je retourne aux Romains,
Pour leur rendre raison de ce qu'ont fait mes mains.

MARCILE.

Tu n'iras pas si loin.

SCEVOLE.

C'est assez pour ma gloire;
Que je pousse chez eux le bruit de ma victoire.

SCENE III.

ARONS, MARCILE, SCEVOLE,
JUNIE, FULVIE.

ARONS.

Est-il pris ?

MARCILE.

Le voilà, ce butin des enfers.

Le voilà le fléau des Tyrans que tu fers.

ARONS.

O Dieux ! qu'ai je apperçu ? Scevole !

SCEVOLE.

C'est lui-même.

ARONS.

Scevole , à qui je dois plus que le Diadème ,
Dont le bras obligeant a combattu pour moi ,
Dont le bras outrageux s'arme contre mon Roi !
Libérateur du Fils , mais assassin du Père ,
Parmi tant de sujets d'amour & de colère ,
Comment t'appellerai-je ?

SCEVOLE.

Ami de volonté ,
Ennemi seulement pour la nécessité.
Je t'aime ; cher Arons ; & si quelque tempête
Encore à ton malheur penchoit dessus sa tête ,
Tu me verrois encore armé pour ton secours
Prodiguer tout mon sang pour conserver tes jours.
Mais si , comme ton Père , abusant de tes armes ,
A notre liberté tu donnois des allarmes ;
Si tu faisois servir ta puissance & tes droits
A remettre un Tyran dans le Trône des Rois ;
Moi-même , transporté d'une noble colère ,

Je confondrois ton sang dans celui de ton père.
 J'ai prolongé tes jours, j'en chercherois la fin,
 Et qui fut ton ami, seroit ton assassin.
 De quelques puissans nœuds dont l'amitié nous lie,
 L'amitié ne peut vivre avec la tyrannie.
 Enfin si des Tarquins tu te rends le soutien,
 Un ami des Tyrans ne peut-être le mien.
 Que si ton cœur plus juste, abandonne & déteste
 A tous les Potentats un parti si funeste,
 Même quand ta fureur résoudra mon trépas,
 Je t'aimerai toujours, je ne me plaindrai pas ;
 Car enfin il est juste, & comme nécessaire,
 Que tu venges sur moi le meurtre de ton père.

A R O N S.

L'effet a démenti ce dessein malheureux,
 Qui te déclare injuste, & non pas généreux ;
 Et ton cœur où l'Enfer a sa rage attifée,
 Est bien plus criminel que ta main abusée.
 Personne vit.

S C E V O L E.

Les Dieux contre lui conjurez,
 Conduisent mieux les coups qu'ils nous ont inspi-
 rez.

Ton Père est mort, Arons, & mon bras t'en assure.

A R O N S.

Il est vivant, Scevole, & mon œil te le jure ;

Et quelque coup mortel que ton bras ait poussé,
 Porfenne triomphant n'est pas même blessé.

S C E V O L E .

Porfenne n'est pas mort ?

A R O N S .

Loin de ce mal extrême.

Il aura le plaisir de se venger lui-même.

J U N I E .

Comment as-tu manqué ce coup que j'attendois ?

S C E V O L E .

Pour n'avoir pas connu celui que j'attaquois ,
 Pour n'avoir pas osé me le faire connoître ,
 De crainte qu'en parlant je me fisse paroître ;
 Et que sur un soupçon je fusse retenu ,
 En montrant que le Roi me feroit inconnu.
 J'ai donc frappé celui qu'une apparence vaine
 M'a fait considérer & prendre pour Porfenne.

A R O N S .

O toi qui vis ma mort , & la scûs détourner !
 Puis-je sans être ingrat , puis-je t'abandonner ?
 O toi qui de mon Père as attaqué la vie ,
 Puis-je te secourir , sans me montrer impie ?

S C E V O L E .

Non, non, je suis plus juste, & je ne voudrois pas
 Par une impiété me sauver du trépas.

ACTE QUATRIÈME 75

Fais le devoir d'un fils, & dans cette aventure
Sois sourd à l'amitié pour ouïr la nature.

Prens le parti d'un père; & pour venger ses droits,
Je t'acquiesce aujourd'hui de ce que tu me dois.
Je suis coupable, Arons : mais quoi qu'on déli-
bère ,

Mon crime est seulement d'avoir manqué ton Père
O Rome ! ô mon pays , pardonne cette erreur ,
La faute est de mon bras , & non pas de mon cœur ;
La faute est de mon bras , non pas de mon cou-
rage ,

Qui peut de cent Tyrans exciter le naufrage ;
Ou plutôt si Porfenne évite le trépas ,
La faute est du hazard , & non pas de mon bras.
Je confesse pourtant , généreuse Romaine ,
Que ce grand coup manqué doit m'attirer ta haine,
Puisque quand il s'agit de faire de grands coups ,
Les fautes du hazard sont des crimes pour nous.

J U N I E.

Il suffit que ton bras ait fait voir à Porfenne
Ce qu'il doit redouter de la vertu Romaine ;
Il a vu ton courage , & le redoutera ,
Quand même sa fureur te persécutera.
Pour moi , si ta vertu tant de fois témoignée ,
Comme un prix qui t'est dû ne m'avoit pas ga-
gnée ,

Tu me conquêteroïs par ce fameux dessein ,
 Qui te rend vénérable à l'Empire Romain ,
 N'ayant pû te montrer plus grand ni plus aimable
 Que par ce haut projet sous qui le fort t'accable.

A R O N S.

Diffimule du moins ce cruel sentiment ,
 Et demeure innocente , au moins apparemment.

J U N I E.

Apprends à me connoître , & croi que mon estime
 Consiste à féconder un si célèbre crime.
 J'ai part au grand dessein que Scevole en a fait ,
 Sçache que je voudrois avoir part à l'effet.
 Je te plains toutefois d'être sorti d'un père
 Dont le meurtre est un coup que la vertu suggere.

A R O N S.

N'augmente point le mal.

M A R C I L E.

Seigneur , permettez-moi
 D'accomplir les désirs & les ordres du Roi.

A R O N S.

Quels ordres ?

M A R C I L E.

De mener devant lui le coupable.

A R O N S.

Père , ami , que vos droits me rendent misérable !

Adieu, c'est trop payer ce que j'ai fait pour toi,
Que de te partager entre ton père & moi.
Et toi, dont le grand cœur veut être mon com-
plice,

Aime, aime ton pays sans briguer mon supplice;
Et si pour toi le Ciel se rendant plus humain,
Te reconduit un jour chez le peuple Romain,
Dis-lui que je suis mort, non par l'injuste peine
Que me va préparer la fureur de Porcenne,
Mais par le seul regret pire que cent trépas;
D'avoir pour le pays mal employé mon bras.
Voilà, voilà mon crime, allons donc au supplice:
J'ai manqué d'aider Rome, il faut qu'on me pu-
nisse.

J U N I E.

Au moins, tu mourras digne en ce célèbre jour
D'être gendre de Brute, & d'avoir mon amour.

A R O N S.

Son amour! qu'ai-je ouï? Quoi? mon rival Sce-
vole?

Demeure un peu. Junie, encore une parole.

J U N I E.

J'en ai trop dit, Arons.

A R O N S.

O fort prodigieux!

O Dieux ! que ferons-nous ?

J U N I E.

Consultes-tu les Dieux ?

Les Dieux te répondront, que pour les satisfaire

Un fils doit souhaiter la perte de son père ,

Plûtôt que de souffrir que pour des maux plus
grands ,

Il devienne Tyran en servant des Tyrans.

Adieu , fais ton devoir.

A R O N S.

Quoique je puisse faire.

Si je fais mon devoir , je me ferai contraire.

S C E N E I V.

T A R Q U I N , P O R S E N N E.

T A R Q U I N.

SUr un bruit qui m'outrage , & que quelque
Démon

Sème de tous côtez pour noircir mon renom ,

Je viens me présenter moi-même comme ôtage ,

Et pour votre assurance & pour votre avantage.

Quoi ! l'on m'accusera, sans respect de mon rang ,

D'avoir cherché des mains pour verser votre sang ?

Non, non, si contre vous quelque raison m'anime,
Je sçai bien me venger sans le secours d'un crime,
Et lorsqu'on a blessé ma gloire ou mes Etats,
Je sçai faire la guerre, & non des attentats.
Je viens donc maintenant, ou pour vous satisfaire
Si je suis convaincu de ce coup sanguinaire,
Ou pour être par vous moi-même satisfait
Si l'on m'accuse à tort d'un si lâche forfait.

P O R S E N N E.

On poursuit maintenant l'auteur de l'entreprise,
Et nous ferons tous deux satisfaits par la prise.

T A R Q U I N.

Il ne faut point douter que ce coup inhumain
Ne soit un attentat du rebelle Romain.
Il croit qu'ayant aux Rois la Couronne ravie,
L'ouvrage est imparfait s'il n'attente à leur vie.
Mais comment s'est commis cette horrible forfait?

P O R S E N N E.

J'ai vû plutôt du sang que le bras qui l'a fait.
J'écoutois les raisons de quelques gens de guerre,
Quand j'ai vû luire un fer, & Stace choir à terre.

T A R Q U I N.

Qui vous fait donc juger qu'on s'adrescoit à vous?

P O R S E N N E.

Ce qu'a dit l'assassin en lui portant les coups:

Meurs, Porfenne, a-t'il dit ; chacun a pû l'entendre ,

Il frappe , & fuit soudain.

TARQUIN.

Et l'on n'a pût le prendre ?

SCENE V.

PORSENNE, MARCILE, TARQUIN.

PORSENNE.

HÉ bien ?

MARCILE.

Sire , il est pris.

PORSENNE.

Qu'on le fasse venir.

Il faut que mon aspect commence à le punir.

SCENE VI.

SCEVOLE, PORSENNE, TARQUIN,
MARCILE.

PORSENNE.

IL faut... Mais le voici , plein d'orgueil & d'audace ,

Si sa main n'est armée , au moins son front menace ;

ACTE QUATRIÈME. 81

Et l'on diroit qu'il vienne avec même dessein,
Achever par ses yeux ce que tenta sa main.
Quel es-tu, malheureux ?

S C E V O L E.

Je suis Romain, Porfenne,
Et tu vois sur mon front la liberté Romaine.
J'ai d'un bras que l'honneur a toujours affermi,
Tâché, comme ennemi, de perdre l'ennemi;
Et maintenant qu'un sort plein d'horreur & de
blâme,
M'expose à la fureur que j'allume en ton ame,
Je n'ai pas moins de cœur pour souffrir, pour
mourir,
Que j'en ai témoigné pour te faire périr.
J'avois conclu ta mort, ordonnes-tu la mienne ?
J'y cours d'un même pas que j'allois à la tienne.
Enfin je suis Romain; & de quelques horreurs
Que te puisses sur moi signaler tes fureurs,
Le propre des Romains en tous lieux invincibles;
C'est de faire & souffrir les choses impossibles;
Frappe, voilà mon cœur; mais ne présume pas
Par mon sang répandu te sauver du trépas.
D'autres cœurs que le mien forment la même
envie,
D'autres bras que le mien s'arment contre ta vie;

Tome IV.

F

Et mille transportés d'un courage aussi fort,
Recherchent comme moi la gloire de ta mort.
Réfous-toi donc, Porfenne, à ce péril extrême,
De donner chaque instant des combats pour toi-même ;

Et d'avoir l'ennemi, tôt ou tard ton vainqueur,
Toujours dans ton Palais, & proche de ton cœur.
La jeunesse Romaine, à la foudre semblable,
Te déclare par moi cette guerre effroyable,
Ne forme des desseins que contre ton salut,
Et de ton cœur sanglant fait sa gloire & son but.
Ne redoute donc plus nos puissantes armées,
A ta confusion si souvent animées,
Mais que chaque Romain t'inspire de la peur.
Puisque chaque Romain ne bute qu'à ton cœur.
Si ma main ne t'a pas la lumière ravie,
Ce n'est pas que les Dieux prennent soin de ta vie,
C'est qu'ils veulent, ces Dieux qui combattent
pour nous ,

Que tu sentes la crainte auparavant les coups.

P O R S E N N E.

Jamais un assassin montra-t'il plus d'audace ?
C'est lui qui doit trembler, & c'est lui qui menace.

S C E V O L E.

C'est à faire aux Tyrans de craindre & de trembler;

ACTE QUATRIÈME. 83

Aux Romains de les vaincre , & de les accabler.

P O R S E N N E.

Quelle rage , bons Dieux !

S C E V O L E.

Ce n'est point une rage
Qui pousse contre toi ma main & mon courage ,
Quelque ardeur que m'inspire un coup si glorieux ,
Ici je suis semblable aux ministres des Dieux ,
Qui pour le bien public constans & magnanimes ,
Sans haine & sans fureur égorgent les victimes.

T A R Q U I N.

Traître , si ta fureur qui s'attaque à mon rang ;
Pour le bien des Romains devoit verser du sang ,
N'étoit-ce pas le mien que tu devois répandre ,
Puisque c'est mon courroux qui réduit Rome en
cendre ?

S C E V O L E.

Penses-tu que ton sang qu'a négligé ma main ,
Soit digne d'occuper un courage Romain ?
On t'a laissé la vie après ton injustice ,
Afin que sa longueur puisse être ton supplice ;
Et l'on n'a pas à Rome ordonné ton trépas ,
Parce que dans ses maux Rome ne te craint pas.
Mais si nous conspirons la mort de ce grand hom-
me ,

C'est un signe évident qu'on l'estime dans Rome.
 Oui , Porfenne , mon bras infidèle pour moi ,
 Veut marquer par ton sang l'état qu'on fait de toi.
 On regarde Tarquin sans crainte & sans envie ,
 Comme un corps sans vigueur & privé de la vie ;
 Mais on te considère , avec tes grands efforts ,
 Comme l'ame qui meut ce détestable corps.
 On croit , pour t'honorer , que le fameux Porfenne
 Peut retarder d'un jour la liberté Romaine ;
 Et c'est trop pour un peuple illustre mille fois ,
 Et qui pour ses Sujets aura bientôt des Rois.

P O R S E N N E .

Que le peuple Romain est grand & magnanime !
 Qu'il est avantageux que Rome nous estime ,
 Puisqu'elle veut juger les Princes couronnez
 Dignes d'être aujourd'hui par elle assaffinez !
 Sont-ce-là des effets de cette Ville auguste ,
 Qui fuit comme la honte une victoire injuste ,
 Et qui refuseroit la gloire & le bonheur ,
 S'ils n'étoient pas offerts par les mains de l'honneur ?

S C E V O L E .

Oui , ce sont des effets de cette Ville auguste ,
 Qui croit que d'un Tyran la mort est toujours juste :
 Mais qui voudroit combattre , ainsi que pour ses
 droits ,

Pour le juste respect que l'on doit aux vrais Rois.
 Rome leur doit son être , & Rome les révère :
 Comme un enfant bien né doit révérer son père ;
 Toi donc , jadis grand Roi , par nous-même loüé,
 N'usurpe plus ce nom , tu l'as défavoüé ;
 Enfin tu l'as perdu , puisqu'en ce rang suprême ,
 Quiconque aide un Tyran est un Tyran lui-même,
 Ne t'étonne donc pas qu'après tes beaux exploits ,
 On ne te traite pas comme on traite les Rois :
 Ne t'étonne donc pas que sans vouloir combattre ,
 Rome laisse à mon bras la gloire de t'abbattre ;
 Chacun également , les petits & les grands ,
 Ont un droit naturel de punir les Tyrans ;
 Et détruire avec eux celui qui les féconde ,
 C'est faire un sacrifice utile à tout le monde.

T A R Q U I N.

Souffrirez-vous encor que cet audacieux
 Méprise notre force , & nous brave à nos yeux ?

P O R S E N N E.

Au moins , pour t'épargner mille & mille supplices,
 Découvre , scelerat , découvre tes complices.

S C E V O L E.

Ne les demande point , ils ne se cachent pas.
 Ils se vont découvrir par ton proche trépas.

Et vous différerez la mort de cet infâme ?

S C E V O L E.

Il a trop différé , moi-même je l'en blâme.

P O R S E N N E.

Qu'on allume des feux, qu'on me l'aille immoler,

Les gênes le vaincront , & le feront parler.

S C E V O L E.

Ajoûtez-y les maux que l'Enfer nous peut faire ;

Quiconque sçait mourir , sçait bien auffi se taire.

P O R S E N N E.

Donc à cet inhumain montrez-vous inhumains ;

Vous, amenez Junie , elle sçait ses desseins ;

Ses discours animés d'orgueil & d'insolence

En donnent trop de jour & trop de connoissance.

Fin du quatriéme Aëte.

ACTE V.

SCENE PREMIÈRE.

ARONS *seul.*

MAis tu dois la lumière à son bras généreux :
 Mais il est ton Rival : Mais faut-il , malheureux ,
 Que le nom de Rival excite ta colère ,
 Plus que les noms affreux d'assassin de ton père ?
 Quoi ! je puis excuser ce cœur audacieux ,
 Qui vient de s'attaquer à l'image des Dieux ?
 Quoi ! je puis l'excuser , quand je le considère
 Ainsi que l'ennemi du destin de mon Père ;
 Et je ne puis le voir sans haine & sans effroi ,
 Lorsque comme Rival il se présente à moi ?
 L'outrage est-il plus grand , d'aimer celle que
 j'aime ,
 Que d'avoir attenté contre mon père même ?
 Ah ! s'il est aussi grand dans un cœur généreux ,
 Il est aussi sensible à l'esprit amoureux.
 O raison que je blesse ! ô nature offensée !
 Corrige cette erreur de mon ame insensée.
 Laissons choir sur un Chef coupable mille fois ;

Et la foudre des Dieux & la foudre des Rois ;
 Peut-être que le Ciel qui demande sa peine ,
 L'a rendu mon rival pour exciter ma haine.

Mais le Ciel voudroit-il que mes soins dépravés
 Armassent contre lui les jours qu'il m'a sauvés ?

Il m'a conservé l'ame ; & cette ame inhumaine
 Médite tout ensemble & sa perte & sa peine.

Meurs plutôt , mon amour , puisque c'est par tes
 feux

Que mon libérateur me devint odieux.

Mais pour vaincre un amour si puissante & si chère,
 Scevole en est-il moins l'assassin de mon père ?

A-t'il moins offensé... Mais...

SCENE II.

JUNIE, ARONS, *Soldats.*

ARONS.

Où la menez-vous ?

JUNIE *conduite par les gens de Porfenne.*

On mène une victime à ton père en courroux

ARONS.

Ne crains point , mon amour te répond de la vie.

J U N I E.

Je n'en suis pas en peine , & j'en ai peu d'envie :

Tu détruis ma Patrie , & tu me défendras ?

A R O N S.

Répons à mon amour , & tu la sauveras :

Je sçai bien que Scevole occupe ta mémoire ,

Et qu'il fait de ton cœur , & son prix & sa gloire ;

Mais si pour son païs Scevole a de l'amour ,

S'il veut y voir les biens & la paix de retour ,

Tu ne dois point douter que comme un grand remède ,

A son propre Rival lui-même il ne te cède.

J U N I E.

Je sçai bien que Scevole est assez généreux

Pour servir son pays aux dépens de ses feux :

Et suivant cette loi qu'il me feroit lui-même ,

Sans consulter ici , je quitte ce que j'aime ;

Je renonce en aveugle à mes propres désirs ,

Je forcerai mon cœur sans jetter de soupirs.

Triompher de l'amour sans effort & sans peine ,

C'est la moindre vertu que Rome nous apprenne.

Je m'immolerai donc à ton ressentiment.

A R O N S.

O discours pleins de charme & de ravissement !

J U N I E.

Mais si le grand Scevole a conservé ta vie ,

Quand des traits de la mort elle étoit pourfui-
vie ;

Je ne veux point douter que ce service heureux
Ne t'ai charmé le cœur, puisqu'il est généreux,
Et que l'illustre Arons, condamnant ma parole,
Si je me donne à lui, ne me rende à Scevole.

A R O N S.

Oui, je te céderois à cet ami parfait,
S'il étoit en état de jouir d'un bienfait.

J U N I E.

Veux-tu montrer une ame & généreuse & belle,
Et digne que Scevole ait combattu pour elle ?
Tire du précipice un ami si parfait,
Et le mets en état de jouir d'un bienfait.

A R O N S.

Mais puis-je avec honneur, & pour te satis-
faire,
Embrasser le parti de l'affassin d'un père ?

J U N I E.

Quoi donc ? avec honneur tu pourras au besoin,
De ton libérateur abandonner le soin ?
Apprends, apprends, Arons, qu'une ame gé-
néreuse

Dans les extrêmités est plus ingénieuse,
Et que pour contenter ses illustres transports,

Sur l'impossible même elle fait des efforts.
C'est sans doute un dessein qui n'est pas ordinaire ,

Que de solliciter pour l'assassin d'un père.
Mais par quelle action témoignerois-tu mieux
Que ton libérateur t'est cher & précieux ?
Au reste , ne crois pas que proche du naufrage,
L'intérêt de Scevole à ce discours m'engage.
Son intérêt consiste à mourir glorieux,
Et sa mort le va mettre au rang des demi-Dieux.
Puisque tu dois tes jours à sa seule vaillance ,
Si je te sollicite à la reconnoissance ,
C'est pour t'apprendre au moins , par quelque
grand effet ,

A mériter le bien que Scevole t'a fait.

A R O N S.

Ah ! que ne peux-tu voir mon ame à la torture !
Ce qu'y fait l'amitié , l'amour & la Nature !
Tu verrois plus de maux , tu verrois plus de fers ,
Qu'on ne peut figurer lorsqu'on peint les Enfers.
Tu verrois là-dedans , que parmi cet orage ,
Ceux que j'aime le plus me peinent davantage.
J'ai peine de souffrir que ton objet vainqueur
Y combatte Scevole , & l'ôte de mon cœur ,
J'ai peine de souffrir que mon Père en colère

Y combattre Scevole, & Scevole mon père :
 Je ne puis toutefois ces combats empêcher,
 Et ne sçai quel parti me fera le plus cher.

J U N I E.

Prends celui de l'honneur.

A R O N S.

Mais....

S C E N E III.

A R O N S, J U N I E, M A R C I L E.

A R O N S.

Q U e peut-on, Marcile ?
 Lui pouvons-nous donner une assistance utile ?
 Parlerons-nous au Roi ?

M A R C I L E.

Par vos commandemens,
 J'ai tâché d'observer ses secrets sentimens ;
 Mais je n'ai remarqué que fureur & que haine.
 Scevole voit déjà l'appareil de sa peine ;
 Les feux sont allumez, il est prêt de périr,
 Et si l'on veut l'aider, il est tems de courir.

A R O N S.

Faisons donc un effort.

SCENE IV.

PORSENNE, ARONS, JUNIE.

P O R S E N N E.

O Prodige ! ô merveille,
Sans le rapport des yeux incroyable à l'oreille !
Ah , mon fils ! ah , mon fils !

A R O N S.

N'êtes-vous pas vengé ?
Quelque Dieu contre vous l'auroit-il protégé ?

P O R S E N N E.

Ouï , mon fils , sa vertu qui brave ma Couronne,
Est le Dieu qui le garde , & le Dieu qui m'é-
tonne.

A R O N S.

Vous puis-je demander ce grand événement ,
Qui me fait prendre part à votre étonnement ?

P O R S E N N E.

Déjà tout étoit prêt , les feux & les supplices,
Pour forcer ce Romain de montrer ses compli-
ces.

Certes , je ne sçaurois t'en tracer le portrait ,
Sans frémir des discours ainsi que de l'effet.

Parle , parle , lui dis-je , en lui montrant les flâmes ,

Dis-nous les compagnons de tes maudites trames ;
Ou ces feux & ces fers que tu vois prépares ,
T'arracheront du cœur les noms des conjurez.
Il rit à ce discours ; & loin de me répondre ,
Lorsque par les tourmens je penfes les confondre :

Veux-tu ſçavoir , dit-il , combien les hommes
forts ,

Au regard de la gloire eſtiment peu leurs corps ?
Contemple avec effroi le fameux témoignage
Qu'en va rendre à tes yeux ma main & mon courage.

Alors, comme voulant ſe venger de ſa main
D'avoir manqué le coup qu'il portoit dans mon
ſein ,

Il porte dans le feu cette main criminelle ,
La flâme l'enveloppe , il réſiſte contr'elle.

Bref , il la voit brûler d'un œil plus affermi ,
Que s'il eût vû brûler celle d'un ennemi.

Chacun tremble & fremit à ce ſpectacle horrible ,
Et celui qui pâtit paroît ſeul inſenſible.

Moi-même , que ſa mort doit , ce ſemble , aſ-
furer ,

Je suspends ma colère afin de l'admirer.
 Je ne sçai quoi contraint mon ame combattuë,
 D'élever la vertu de celui qui me tuë;
 Et par un sentiment ou d'horreur ou d'effroi,
 Pour ce noble ennemi plus touché que pour moi;
 Je l'ai fait arracher de ce supplice étrange,
 Qui le rend glorieux plutôt qu'il ne me venge.
 Ainsi, quand on sçaura cette grande action,
 Et comment il souffrit cette punition,
 Sans doute, & je le crois, on dira que Porfenne
 L'arracha de la gloire, & non pas de la peine.

J U N I E.

Juge par ce grand coup, & par ces grands des-
 feins,
 Combien te doit coûter la haine des Romains.

P O R S E N N E.

Quoi ! par-tout de l'audace ?

J U N I E.

Et par tout des exemples
 De grandeur, de vertu, dignes même des tem-
 ples.

P O R S E N N E.

Mais dignes des Enfers ; & d'un sort pleins d'hor-
 reurs,
 Si je laissois agir mes trop justes fureurs.

Certes , par tes discours tu m'as bien fait paroître

Que tu n'ignorois pas l'attentat de ce traître.

Ingrate , & dans l'instant que tes vœux & son bras ;

Cruels également, poursuivoient mon trépas.

Je voulois noblement réparer tes ruïnes ,

Et te donner un Sceptre à toi qui m'assaffines.

J U N I E.

Ouï , tu m'as présenté ces biens & cet honneur ,

Où l'ambition même établit son bonheur :

Mais sçache qu'en mon cœur la qualité de Reine

Est beaucoup au-dessous de celle de Romaine.

Si tu m'as fait un bien , c'est par la liberté

Dont tu caches l'horreur de ma captivité ;

Mais de quelques rayons que cette grace éclate

Ne t'imagines pas que je t'en sois ingrate.

J'ai voulu te payer , mais ton aveuglement

T'en a fait refuser le noble payement ;

Et quiconque refuse une reconnoissance ,

N'en doit plus demander , son refus en dispense.

Pourquoi par un discours inspiré par les Cieux ,

T'ai-je représenté les Tarquins odieux ?

Pourquoi t'ai-je voulu , favorable ennemie ,

Arracher d'un parti fertile en infâmie ,

Et qui ne méritant que des maux éternels,
Fait de ses partisans autant de criminels ?
Ainsi , pour te payer d'une ombre de franchise
Dont tu couvres les fers où la guerre m'a mise ,
Je voulois , pour ton prix , te donner un secours
Qui sauvât tout ensemble & ta gloire & tes jours ;
Car je l'avois appris , ce dessein magnanime ,
Qui devoit de nos Dieux te rendre la victime.
Mais enfin connoissant que tes mauvais destins
T'attachoient pour te perdre au crime des Tar-
quins ;

Moi-même secondant leur haine découverte ,
J'ai poussé le grand cœur qui couroit à ta perte ;
Je n'ai plus retenu son bras trop malheureux
D'avoir manqué de faire un acte généreux ;
Je n'ai plus empêché son illustre colère
D'exécuter un coup si grand , si salutaire
Car j'appelle les coups salutaires & grands ,
Qui poussent aux enfers les amis des Tyrans.

P O R S E N N E.

Ingrate à mes faveurs , tu diras les complices ,
Si ce n'est par douceur , au moins par les suppli-
ces.

J U N I E.

Contente tes fureurs & tes ressentimens ,

Ma vertu veut paroître , invente des tourmens ;
Ce Romain a brûlé sa droite triomphante ;
S'il n'en frappe ton cœur , au moins il l'épou-
vante ;

Et moi , pour enchérir par dessus ses efforts ,
Je verrai mettre en cendre & ma main & mon
corps.

P O R S E N N E.

Tu veux donc me forcer ?

J U N I E.

Tu veux donc me contraindre ?

P O R S E N N E.

Songe que je le puis , & que tu dois le craindre.

J U N I E.

Je ne crains point les maux , les fers , & la ri-
gueur ,

Qui peuvent faire voir la force de mon cœur ;

P O R S E N N E.

Faisons donc succéder , contre notre espérance ,
A l'injuste pitié la juste violence ;

Haïssons la douceur qui me met en danger ,

Aimons la cruauté qui m'en peut dégager.

Va , mon fils , fait gêner ce Romain détestable ,

A sa fausse vertu paroît impitoyable ,

Laisse aller ton esprit jusques aux cruautés ,

Et garde en cet endroit d'imiter mes bontez.

A R O N S.

Souffrez que quatre mots précèdent son supplice,
Et que je fasse enfin un acte de justice.

Vous souvient-il du tems que mon mauvais des-
tin

Me conduisit dans Rome à la Cour de Tarquin ?

Là, Sire, vous savez qu'on attaqua ma vie,

Que jusques au cercueil elle fut poursuivie ;

Et que par des complots bien plus noirs que la nuit,

Où l'on crût lâchement en recueillir le fruit,

Tous les miens écartés par la crainte & dans
l'ombre,

Me laissèrent en proie à des lâches sans nombre.

P O R S E N N E.

Quoi donc ! mon meurtrier est-il aussi le tien ?

A R O N S.

Si la vie est un bien, c'est l'appui de mon bien.

Vous lui devez un fils, qui malgré nos tempê-
tes,

Vous a depuis gagné conquêtes sur conquêtes.

Enfin, sans ce Romain armé pour mon secours,

Votre œil auroit pleuré la perte de mes jours.

Ordonnez maintenant ce que ma main doit faire,

Si mon libérateur doit sentir ma colère.

Si j'oublierai le bien qu'il me donne en effet,
Afin de le punir d'un mal qu'il n'a pas fait.
Car enfin triomphant de ce péril extrême,
Malgré lui vous vivez, & je vis par lui-même.

P O R S E N N E.

Donc que mon affassin, donc mon persécuteur
Est en toi mon secours & mon libérateur.
O Scevole ! ô mon fils ! ô Dieux que dois-je faire
D'un si cher défenseur, d'un si grand adver-
faire ?

Mais puis-je maintenant, sans agir contre moi,
Consulter en faveur de l'affassin d'un Roi ?

Non, non, il faut qu'il meure ; & les plus pi-
toyables

Doivent être cruels pour de pareils coupables.

Eussent-ils conservé nos droits & nos enfans,

Nous eussent-ils rendu mille fois triomphans.

Les moindres attentats qui touchent nos personnes,

Effacent cent bienfaits rendus à nos Couronnes.

Mais quoi ! ... Mais il n'importe, ôtons-nous de
fouci.

Il faut, il faut enfin. Mais qu'on l'amène ici.

SCENE V.

TARQUIN, PORSENNE, ARONS,
JUNIE, SCEVOLE.

TARQUIN.

LE traître vit encore, & vous le laissez vivre;
Pour redoubler le coup dont le Ciel vous déli-
vre ?

Donc de fausses vertus désarment votre main,
A l'instant qu'elle doit défendre votre sein ?
Certes, c'est mériter le mal qu'on nous destine,
Que de laisser debout celui qui nous ruïne.
Le voici, ce cruel, comme victorieux
D'avoir pû faire craindre un Roi si glorieux.

SCEVOLE.

Où, Tarquin, tu le vois; & son cœur en co-
lère

Fait au moins l'action que sa main n'a pû faire.
Juge si je craindrois la fureur d'un bourreau,
Vois si je me repens d'un attentat si beau,
Moi qui viens de punir cette main criminelle,

D'avoir manqué le coup que Rome attendoit
d'elle.

Toi, Prince que j'estime, & que ma seule er-
reur

Garantit aujourd'hui des coups de ma fureur,
Délivre ton esprit d'une éternelle allarme,
Il me reste une main, garde qu'elle ne s'arme;
Mais avec tous tes soins, tremble, fremis, &
croi

Que Rome a des enfans qui valent mieux que
moi.

P O R S E N N E.

Retire-toi, Scevole, & reprends ton épée
Autrefois pour mon fils noblement occupée.
Certes, je te loüerois, & loüerois ta vertu,
Si pour mon Diadême elle avoit combattu.
Considère pourtant combien j'en fais d'estime,
Puisque pour l'honorer je lui remets ton crime.
A toi plus inhumain, que cruel envers moi,
Tu me sembles, Scevole, assez puni par toi.
Vas donc, & de chez nous, par une grace ex-
trême,

N'emporte que le mal que tu t'es fait toi-même,
Et vas, par ton salut, témoigner aux Romains,
Que Porfenne ne craint ni Rome ni tes mains.

SCÈVE.

Certes, tu ne pouvois, magnanime Porfenne,
 Me vaincre & me forcer par la peur de la peine:
 Mais il faut avoüer que tu m'as surmonté
 Par cet acte fameux de générosité.
 Ainsi, je te dirai par amour, & sans feinte,
 Ce que tu n'aurois pas obtenu par contrainte.
 Je te découvrirai ce funeste détroit
 Dont je te sauverois si Rome le souffroit.
 Sçache que des Romains la plus belle jeunesse
 Dans ton camp répandue attend ce que je laisse;
 Et que trois cens Heros, brûlans de t'attaquer,
 S'y préparent au coup que je viens de manquer.
 Le sort tombé sur moi m'a concedé la gloire
 De tenter le premier cette grande victoire;
 Les autres à leur tour marcheront sur mes pas,
 Comme pour réparer la faute de mon bras;
 Et si de tant de mains qu'arme la même envie,
 Tu peux être vainqueur & garantir ta vie,
 Alors je publierai que les Dieux sont pour toi,
 Et que Rome en danger doit craindre un si grand
 Roi.

PORSENNE.

Vas, retourne dans Rome; & jouis de ma grace;
 Je reçois ton avis sans craindre sa menace;

Plus fort que le fardeau qui semble m'accabler,
Mon salut apprendra que Rome doit trembler.

T A R Q U I N.

Quoi, Porfenne ! vous-même à vous-même per-
fide,

Vous récompenserez un meurtre, un parricide ?
Vous, son fils, que ce coup menace également,
Serez-vous sans colère & sans ressentiment ?
Défendez votre père en ce moment horrible,
Qu'il se rend à lui-même & funeste & nuisible.

A R O N S.

C'est se rendre à mon gré coupable mille fois,
Que d'empêcher d'agir la clémence des Rois.

T A R Q U I N.

Père & fils aveuglés, je vous rendrai justice.
Scevole est mon sujet, je veux qu'on le punisse.

J U N I E.

Porfenne, ton honneur t'oblige désormais
D'empêcher qu'un Tyran ne perde tes bienfaits.

S C E V O L E.

Mais pour te faire voir, Monarque magnanime,
Que Rome est équitable, & qu'elle hait le crime ;
Autrefois elle offroit aux Tarquins tes parens,
De s'en remettre à toi de tous ses différens ;
Et maintenant encore elle veut s'y remettre,

Si Tarquin y consent , si tu le veux permettre.

T A R Q U I N.

Moi , traiter autrement avec des révoltez ,
Que par les châtimens qui leur sont aprêtez ?
Non , non , après leur crime & de telles allarmes ,
Mes arbitres feront mes fureurs & mes armes.

P O R S E N N E.

Vous pourriez toutefois....

T A R Q U I N.

Je pourrois me trahir ?

A mes propres Sujets je pourrois obéir ?

Non , non , pour conserver votre gloire & la nôtre ,
Je ne veux point de Juge , & moins vous que tout
autre :

Vous qui m'ayant de l'aide & tant de bien promis ,
Favorisez pourtant mes propres ennemis.

P O R S E N N E.

Vous m'estimerez donc injuste & sacrilège ?

Oui , Tarquin , je le suis , lorsque je vous protège.

T A R Q U I N.

Donc , pour vous rendre juste , aidez des révoltez.

P O R S E N N E.

Je suivrai la raison dont vous vous écarterez,

T A R Q U I N.

Que ne commandez-vous qu'on enchaîne mes
mains ,

Et que l'on m'abandonne aux fureurs des Romains?

Après avoir trahi la grandeur Souveraine,

C'est ce qui reste à faire au généreux Porfenne.

P O R S E N N E.

Je le devrois , ingrat.

T A R Q U I N *en se retirant.*

Je crains peu ce danger.

Et nous vivrons au moins afin de vous venger.

SCENE DERNIÈRE.

PORSENNE, ARONS, JUNIE,

SCÉVOLE.

J U N I E.

VOi si quelque justice accompagne une cause
Dont le Chef craint les Loix que l'équité propose.

P O R S E N N E.

Le fort en est jetté, je change de desseins ,

Je veux donner la vie & la paix aux Romains.

Que l'ingrat se signale avec son arrogance ,

La liberté de Rome est enfin ma vengeance.

Ce fera son supplice, & ce fera ton prix
Pour avoir sçû défendre & conserver mon fils.

A R O N S.

Mais, Sire, permettez qu'à cette récompense
Je joigne de ma part une reconnoissance.

P O R S E N N E.

Que pourrois-tu donner à qui tu dois le jour?

A R O N S.

Lui ceder devant vous l'objet de son amour.

P O R S E N N E.

Aime-t'il donc Junie ? est-il donc aimé d'elle ?

A R O N S.

Oui, Seigneur.

P O R S E N N E.

Brûlez donc d'une flâme immortelle.

Je ne romprai jamais le lien amoureux
Qui joint si noblement des cœurs si généreux ;
Et puisqu'ils ont tous deux obtenu la victoire,
L'un doit être de l'autre & le prix & la gloire.
Rome doit cet hymen à tes justes souhaits,
Et pour le célébrer je lui donne la paix.

S C E V O L E.

Rome jamais ingrate au soin qu'on a pour elle,
Te rendra pour ces biens une gloire immortelle.

108 SCEVOLE, ACTE CINQUIÈME.

P O R S E N N E.

Ainsi par ta vertu Rome triomphera,
Ainsi par mon amour Rome subsistera ;
Et je veux qu'elle compte à la fin de sa peine,
Entre ses Fondateurs & Scevole & Porfenne.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NB. Cette page est la 1502^{me}. de l'Ouvrage.

à Geneve , de l'Imprimerie de PELLET & FILS,

Du Ryer, Pierre

Scevole tragédie

[Genève] [1767]

P.o.gall. 2115 t-13,1/5#Cah.1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10098626-6

VD18 14797666-001